PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE ..... B

PLUTEO I

N.° CATENA 10

3088.6

THÉATRE

COMPLET

DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME SEPTIÈME,

CONTENANT

LES SCYTHES, SOPHONISBE,
LES GUÈBRES, L'INDISCRET.

A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

LES

SCYTHES,

TRAGÉDIE.

Revue & corrigée par l'Auteur.

Paventure

ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perſe un bon vieillard *qui cultivait ſon jardin*, car il faut finir par là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs *& paulùm ſilvæ ſuper his erat* ; & ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis, mais dans une vallée immenſe entourée des montagnes du Caucaſe couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni ſur la population, ni ſur l'agriculture, comme on faiſait par paſſe-tems à Babilone, ville qui tire ſon nom de *Babil* ; mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de ſa cabane.

Ce bon homme vivait ſous *Artaxerxès*, pluſieurs années après l'aventure d'*Obéide* & d'*Indatire*, & il fit une tragédie en vers Perſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille & par quelques Bergers du mont Caucaſe, car il s'amuſait à faire des vers Perſans aſſez paſſablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babilone, c'eſt-à-dire une demi douzaine de gredins qui aboyaient ſans ceſſe après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui euſſent jamais déshonoré la Perſe, & il les laiſſait aboyer, & grifonner, &

calomnier : & c'était pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivait son jardin.*

Mais, comme dit le poëte Persan *Horace*, *principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la cour d'*Artaxerxès* un principal Satrape, & son nom était *Elochivis*, comme qui dirait habile, généreux & plein d'esprit : tant la langue Persane a d'énergie. Non-seulement le grand *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du tems de *Cyrus*; & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation sur-tout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que *Nalrisp*, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant desirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame aussi grande que *Giafar* le Barmécide, & *Aboulcasem*; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir-Kond*, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du Roi, appelée l'*oreille*, *Elochivis* en donnait souvent du sien, & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cens dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape *Nalrisp* joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'é-

quité & la bienfaiſance. Il faiſait les délices de ſes amis, & ſon commerce était enchanteur; de ſorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, reſpectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était aſſez rare en Perſe.

Il ne fallait pas les louer en face, *recalcitrabant undique tuti*: c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaiſe coutume qui expoſait l'encenſeur & l'encenſé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut aſſez heureux pour que ces deux illuſtres Babyloniens daignaſſent lire ſa tragédie Perſane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent aſſez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait ſe former; qu'il y avait dans ſa rapſodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt; & que pour peu qu'on corrigeât ſeulement trois cens vers à chaque acte la pièce pourrait être à l'abri de la cenſure des mal-intentionnés; mais les mal-intentionnés prirent la choſe à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme qui leur était bien reſpectueuſement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il ſe permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ſes deux patrons en grand ſtyle, qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babilone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perſe.

PRÉFACE

de l'édition de Paris.

On ſait que chez des nations polies & ingénieuſes, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut abſolument des ſpectacles dramatiques; on a peu beſoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les ſpectacles étant devenus néceſſaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au public, qui ſe délaſſe par des nouveautés paſſagères, chefs-d'œuvre immortels dont il eſt raſſaſié.

La pièce qu'on préſente ici aux amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encor expoſées ſur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait des raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention, n'avaient point réuſſi; mais la véritable raiſon eſt que les pièces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel ſous des noms nouveaux, on traite des paſſions uſées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiſtron* eſt triſte; le lecteur dit: Je connaiſſais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été force de mettre ſur la ſcène l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On haſarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celle des cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entièrement dans la nature.

On peut même rendre héroïque cette nature si simple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée ; car qui doit l'être ? Le boursouflé, l'ampoulé ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature, mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes, des sentimens aussi touchans que dans les palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encor été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entends, c'est Arlequin Sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des *Scythes* eſt un plan beaucoup plus haſardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la ſcène ? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend ſoin de la vieilleſſe de ſon père, & qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle ? Un pâtre qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſéyent ſur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité !

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation & en expreſſion de la nature, ſentiront ſur-tout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour ſon fils, & l'autre pour ſon gendre, dans le tems que le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort. un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiége de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée : qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils ; un ami éperdu qui partage ſes douleurs & ſa faibleſſe ; qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever : ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement & d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, & qui, le moment d'après apprend que ſon fils eſt vengé : ce ſont là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, & dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter déſormais.

C'eſt là le véritable art de l'acteur. On ne ſavait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de muſique apprenaient

à chanter proprement. Qui aurait osé avant mademoiselle *Clairon* jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? Qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie ? Qui aurait osé, comme M. *le Kain*, sortir les bras ensanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice qui représentait *Sémiramis*, se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits maîtres & les petites maîtresses appelèrent d'abord *des postures*, & ce que les connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de *Michel Ange*. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites, l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en

comporter auparavant. Ce philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreſte* & de *Tancrède*, n'oſerait jamais haſarder. C'eſt bien aſſez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemneſtre* qu'on égorge derrière la ſcène : paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix auſſi terrible que douloureuſe, ſans quoi tout eſt manqué. Ces paroles faiſaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémiſſait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékouſan.* Ce n'eſt que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous ſur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un ſupplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs, que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſoléciſmes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun

genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur : car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, *la curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait, pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome sauvée*, *la Mort de Cësar*, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme

de la proſe, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'oſant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très-faible eſquiſſe, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la ſcène tragique, en obſervant toujours toutefois les bienſéances ſans leſquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées & ſur-tout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PRÉFACE

des Éditeurs qui nous ont précédé immédiatement.

L'ÉDITION que nous donnons de la tragédie des *Scythes*, eſt la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite juſqu'à préſent. Nous pouvons aſſurer qu'elle eſt entièrement conforme au manuſcrit d'après lequel la pièce a été jouée ſur le théâtre de Ferney, & ſur celui de monſieur le marquis de *Langaleric*. Car nous ſavons qu'elle n'avait été compoſée que comme un amuſement de ſociété pour exercer les talens de quelques perſonnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être auſſi fidèle que la nôtre, puiſqu'elle ne fut entrepriſe que ſur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de ſe procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux, qui, juſqu'à préſent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire qui eſt dans un goût auſſi nouveau que la pièce; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira ſans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs Hollandais n'étant pas à portée de conſulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux ſont dans le même cas; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre eſt la plus complète.

Il faut de plus conſidérer que, dans preſque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord ſur la ſcène, ſoit par des convenances qui n'ont qu'un tems, ſoit par la crainte de fournir un prétexte à des illuſions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troiſième ſcène du premier acte :

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un roi pour faire un peuple eſclave,
De ramper par fierté pour ſe faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les miſères,
Ces états dévaſtés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai déteſtés.

Ce n'eſt pas à nous à décider leſquels ſont les meilleurs; nous préſentons ſeulement ces deux

leçons différentes aux amateurs qui ſont en état d'en juger; mais ſûrement il n'y a perſonne qui puiſſe avec raiſon faire la moindre application des conquêtes des Perſes & du deſpotiſme de leurs rois, avec les monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retranche à Paris dans l'*Orphelin de la Chine*, des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui ſur tous les théâtres.

On ſait que ce fut bien pis à *Mahomet*, & ce qu'il fallut de peines, de tems & de ſoins pour rétablir ſur la ſcène Françaiſe cette tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'égliſe ait eus jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſur-tout dans des pièces ſimples, leſquelles exigent un ſtyle naturel, & banniſſent cette pompe majeſtueuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premières repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la *Bérénice* de l'illuſtre *Racine* eſſuya tant de reproches ſur mille expreſſions familières que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous?
Arzace, entrerons-nous?... Et pourquoi donc
partir?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?

Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?
On ſait qu'elle eſt charmante, & de ſi belles mains....
Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.
Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penſe.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine.
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ! (1)
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.
Dites, parlez... Hélas que vous me déchirez !
Pourquoi ſuis-je empereur, pourquoi ſuis-je amoureux ?
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi ! Seigneur... Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce Italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers ſupportable dans leur vie, ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes, ne ſavait pas faire de vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences,

(1) C'eſt *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus* : *Vijé*, qui était dans le parterre, cria : *Qu'il parte.*

ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des ſentimens vrais & délicats, que ce grand-homme ſavait ſeul exprimer. Auſſi, quand il s'eſt trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toujours été repréſentée avec de grands applaudiſſemens; elle a fait verſer des larmes; mais la nature accorde preſque auſſi rarement les talens néceſſaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être repréſentées. Les eſprits juſtes & déſintéreſſés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs ſeuls les font réuſſir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'ont fit de *Bérénice*; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un ſujet dont aucun de ſes rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois ſcènes; que dis-je? une ſeule qui eût pu contenter la délicateſſe de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'eſt que perſonne n'écrivit contre la *Bérénice* de *Corneille* qu'on jouait en même tems, & que cent critiques ſe déchaînaient contre la *Bérénice* de *Racine*. Quelle en était la raiſon? C'eſt qu'on ſentait dans le fond de ſon cœur la ſupériorité de ce ſtyle naturel auquel perſonne ne pouvait atteindre. On ſentait que rien n'eſt plus aiſé que de coudre enſemble des ſcènes ampoulées, & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant pourſuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue

tous les ſuffrages. Le tems ſeul a vengé ſa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans, de ce que peuvent la malignité & les préjugés. *Adélaïde du Gueſclin* fut rebutée dès le premier acte juſqu'au dernier. On s'eſt aviſé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, ſans y changer un ſeul mot, & elle y a eu le ſuccès le plus conſtant.

Dans toutes les actions publiques, la réuſſite dépend beaucoup plus des acceſſoires que de la choſe même. Ce qui entraîne tous les ſuffrages dans un tems, aliéne tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatyre groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques-momens; c'eſt cette critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui inſultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du Sallon, ſans avoir ſu deſſiner, qui s'élèvent contre la muſique de *Rameau* ſans ſavoir ſolfier. Miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes.

NB. *Les points.... qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauſes, les ſilences, les tons, ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie ſoit jamais repréſentée.*

AVIS
AU LECTEUR.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez Duchêne au temple du goût en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pieces de théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la piece par ces deux vers de Pilade:

Que l'amitié triomphe en tous tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des crimes des Dieux.

Ce blasphême est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami Oreste d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions, on lit, *& du courroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment dans la même tragédie l'éditeur a pu imprimer ces vers (page 257.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſièrement les premières règles de la poéſie françaiſe! Il y a plus encor. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écouté & gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaiſe copie du ſouffleur de la comédie, & au lieu de ſuivre l'édition de Lauſanne qui eſt fidèle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiſſable.

La même ſottiſe ſe trouve dans la tragédie de Brutus, *page 282.*

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables loix que la cruelle impoſe!

Peut-on préſenter aux lecteurs un pareil galimatias, & voler ainſi leur argent! Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques

libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contens. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, & leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède *est imprimé beaucoup plus infidellement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci, par exemple.*

Voyant tomber leur chef, leurs Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

L'orphelin de la Chine *n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces vers que dit Gengis-kan, & qui sont dans toutes les éditions.*

Gardez du mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems ;
Respectez-les ; ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la science.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Échappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime *est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son père pardonne, & qui s'écrie dans son désespoir,* j'en suis indigne, *doit faire un grand effet. On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans* Olimpie *sont dignes d'une telle édition : en voici un qui me tombe sous la main.*

Ne viens point, malheureux, par différens efforts;

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encor plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsification. Il n'est pas permis de s'emparer dès ouvrages d'un homme de son vivant pour les rendre ridicules.

*On a pris à tâche de falsifier le style d'*Olimpie ; *de substituer des licences impertinentes à des scènes,*

plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence du mauvais goût qui gâta entièrement la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée d'abord à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années. Tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues lettres ſecrètes, *tantôt ce ſont des lettres à ſes* amis du Parnaſſe, *qu'on frabrique en Hollande ou dans Avignon; & puis c'eſt ſon* porte-feuille retrouvé, *que perſonne ne voudrait ramaſſer. Granger le libraire met ſon nom hardiment à un tome de mélange; un exjéſuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encor; & tout cela ſe vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la littérature françaiſe. Il eſt vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des inſectes éphémères. Mais ces inſectes ſe reproduiſent toutes les années. Rien n'eſt plus aiſé à faire qu'un mauvais livre, ſi ce n'eſt une mauvaiſe critique. La baſſe littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût ſe corrompt tous les jours. Il en eſt à peu près de l'art d'écrire comme de celui de*

la

la déclamation. Il y a plus de ſix cens comédiens français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons néceſſaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine ſavent leur langue, & qui commencent par dire leur avis ſur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; ſur l'agriculture ſans avoir poſſédé un champ, ſur le miniſtère ſans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, ſur l'art de gouverner ſans avoir pu ſeulement gouverner leur ſervante! Combien s'érigent en critiques qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage ſupportable, qui parlent de poéſie, & qui ne ſavent pas ſeulement la meſure d'un vers? Combien enfin deviennent calomniateurs de profeſſion pour avoir du pain, & qui vendent des injures à tant la feuille!

* *Un homme de lettres a daigné recueillir une partie de ces honnêtetés, qu'il donnera bientôt aux amateurs, pour faire voir à quel point on eſt éclairé, équitable & poli dans ce ſiècle.*

ACTEURS.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général Persan, retiré en Scythie.

OBÉÏDE, fille de Zozame.e

SULMA, compagne d'Obéïde.

HIRCAN, officier d'Athamare.

Scythes & Persans.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre repréſente un bocage & un berceau ; avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes *couverts de peaux de tigre ou de lion.*

HERMODAN.

INDATIRE, mon fils, quelle eſt donc cette audace ?
Qui ſont ces étrangers ? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?

Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons ſortis de leurs aſiles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi
Contre les fiers aſſauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe aſſemblée eſt faible, mais unie,
Inſtruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Perſans, elle avance; & d'abord,
Sur un courſier ſuperbe à nos yeux ſe préſente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent ſur ſes habits;
Son turban diſparaît ſous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le ſaluons tous, en lui faiſant connaître
Que ce titre de maître aux Perſans ſi ſacré
Dans l'antique Scythie eſt un titre ignoré.
Nous ſommes tous égaux ſur ces rives ſi chères,
Sans rois & ſans ſujets, tous libres & tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous inſulter?
Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des états Perſans viſitant la frontière,
Il veut voir à loiſir ce peuple ſi vanté
Pour ſes antiques mœurs & pour ſa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'obſervais pourtant je ne ſais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un deſſein profond,
Et les ſombres chagrins répandus ſur ſon front.
Nous offrons cependant à ſa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille ſanglante,

Nos utiles toiſons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a ſemé ſous nos pas;
Mais ſur-tout des carquois, des fléches, des
armures,
Ornemens des guerriers & nos ſeules parures.
Ils préſentent alors, à nos regards ſurpris,
Des chefs-d'œuvre d'orgueil ſans meſure & ſans
prix,
Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejeté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour
nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature:
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands
qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos
plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour
proſpère.
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolennités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante ; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a ſubjugué tes ſens !
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître.

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.
Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eſt perſécuté : la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, & m'eſt plus précieuſe.
Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au-deſſus.
De ſon ſexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuſe & modeſte, elle eſt belle & l'ignore.
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.

Son ame eſt noble au moins ; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement en tout elle s'abaiſſe ;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, & craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſur-tout dans nos champêtes jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modèle ;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté ?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore ?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide ;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux !
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Perſans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux Dieux.
J'en atteſte les miens, & le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père ;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs ?

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe ; & ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
Le cicatrice en reſte ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſouffers.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'eſt connue ;
Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà preſſé ;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle :
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille ;
Mon fils, obtiens ſes vœux ; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, repoſons-nous ſur ce ſiége ſauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouſſe & le feuillage;
La nature nous l'offre : & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tiſſus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perſe ?

SOZAME.

Il eſt vrai.

HERMODAN.

Ton ſilence
M'a privé trop long-tems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un deſir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Perſans les mœurs nobles & fières.
Je ſais que les humains ſont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit reſpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut préſenter;
Et la ſimplicité de notre république
N'eſt point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
Crois-moi, tu t'abuſais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu; ma fille est ici sans appui;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle & ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'asseyent tous deux.*)
Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté, pour se faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir...
Enfin Cyrus, sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses.

A ſes conſeils ſecrets je fus aſſocié.
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.
J'abandonnai Cambiſe, illuſtre téméraire,
Indigne ſucceſſeur de ſon auguſte père.
Ecbatane, du Mède autrefois le ſéjour,
Cacha mes cheveux blancs à ſa nouvelle cour.
Mais ſon frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu perſécuteur impie,
De mes jours honorés empoiſonna la fin.
Un enfant de ſa ſœur, un jeune homme ſans frein,
Généreux, il eſt vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ſes paſſions caractère indomptable,
Mépriſant ſon épouſe en poſſédant ſon cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître deſpotique,
Ce ſoutien de mon âge & mon eſpoir unique.
Athamare eſt ſon nom; ſa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par ſon trépas repouſſé cet outrage?

SOZAME.

J'oſai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les tranſports violens
D'un eſprit indomptable en ſes emportemens.
De ſa mère en ce tems les Dieux l'avaient privée.
Par moi ſeul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtiſans de l'infâme Smerdis,
Monſtres, par ma retraite à parler enhardis,

Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraiſſant ſincères;
Ils faignaient de me plaindre en oſant m'accuſer,
Et me cachaient la main qui ſavait m'écraſer.
C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babylone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône...

HERMODAN.

O de la ſervitude effets aviliſſans!
Quoi! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans?

SOZAME.

Le premier de l'état, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur?

SOZAME. (*Les deux vieillards ſe lévent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.

J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toujours,
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a ſu quitter ;
Elle eſt libre avec nous, applaudie, honorée ;
D'aucuns ſoins dangereux ſa paix n'eſt altérée.
La franchiſe qui règne en notre heureux ſéjour,
Fait mépriſer les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content ſi ma chère Obéïde
Haïſſait comme moi cette cour ſi perfide.
Pourra-t-elle en effet penſer dans ſes beaux ans
Ainſi qu'un vieux ſoldat détrompé par le tems ?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipſées,
Et mes ſoupçons préſens, & mes douleurs paſſées ;

Cache-les à ton fils ; & que de ſes amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais apprends qu'on devine
Dans ces ruſtiques lieux ton illuſtre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte, & ſur-tout à mon fils.
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBÉÏDE ſe donne,
Obéïde eſt à moi, ſi ta bonté l'ordonne,
Si mon père y ſouſcrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, eſt de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

RESPECTABLES vieillards, ſachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef eſt empreſſé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux eſt caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

HERMODAN *à Sozame.*

O ciel! juſqu'en mes bras il viendrait te pourſuivre!

INDATIRE.

Lui pourſuivre Sozame! il ceſſerait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Perſan ne vient point défier
Un peuple de paſteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé, qui dans nos régions.
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Raſſaſiés de trouble, & fatigués d'orages,

Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais ſenſible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN *à Sozame.*

Ces pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons, mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encor à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéïſſant à ſon ordre ſiniſtre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure alégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?

Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*A Soſame.*)

Viens préſenter la main qui combattra pour toi ;
Cette main trop heureuſe à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉÏDE, SULMA.

SULMA.

VOUS y réſolvez-vous !

OBÉÏDE.

Oui, j'aurai le courage
D'enſevelir mes jours en ce déſert ſauvage.
On ne me verra point, laſſe d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Eſſayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris diſperſés
Que tant d'avides mains ont en foule amaſſés.
Quand ſa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeuneſſe peut-être en fut épouvantée ;
Mais j'eus honte bientôt de ce ſecret retour,
Qui rappelait mon cœur à mon premier ſéjour.
J'ai ſans doute à ce cœur fait trop de violence ;
Pour démentir jamais tant de perſévérance.
Je me ſuis fait enfin dans ces groſſiers climats,
Un eſprit & des mœurs que je n'eſpérais pas.
Ce n'eſt plus Obéïde à la cour adorée,

D'eſclaves couronnés à toute heure entourée ;
Tous ces grands de la Perſe à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple induſtrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur ;
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits ; ſes bienfaiſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les fibles humains.
O ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle eſt bien chère.

OBÉÏDE.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir,
La ſupporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée ... Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi, tu conſoles ma vie ;
Mais je ſerais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève, & ce que je te doi.

D'une pitié bien juſte elle ſera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma; revois, ſi tu le veux,
La ſuperbe Ecbatane & ſes peuples heureux:
Laiſſe dans ces déſerts ta fidelle Obéïde.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel deſſein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous ſeule; & votre deſtinée
Juſques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avoûrai, ce n'eſt pas ſans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un ſoldat de Scythie être ici le partage.

OBÉÏDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorſque tout me ſépare,
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare,
Sans état, ſans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, ſont égaux à mes yeux;
Tout m'eſt indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Eſt-ce avec des ſanglots qu'on montre un cœur tranquille.

OBÉÏDE.

Ceſſe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.

Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va; ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis
née,
Ce cœur doit s'en punir : il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne & qu'il n'oſe briſer.

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉÏDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉÏDE.

Tout eſt fini mon père veut un gendre;
Il déſigne Indatire, & je ſais trop l'entendre;
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait?

OBÉÏDE.

Tu vois l'autel ſacré (1)
Que préparent déjà mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

---

(1) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

SCÈNE II.

OBÉÏDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CET autel me rappelle en ces forêts ſi chères;
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux eſt nommé par ton choix:
L'hymen eſt parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de ſa main libre & pure.
Chez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent biſarres loix la contrainte importune,
Soumettent triſtement l'amour à la fortune.
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour ſoi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On ſait ſa deſtinée. Une fille guerrière
De ſon guerrier chéri court la noble carrière;
Elle aime à partager ſes travaux & ſon ſort,
L'accompagne aux combats, & ſait venger ſa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton Empire?
La ſincère Obéïde aime-t-elle Indatire?

OBÉÏDE.

Je connais tes vertus, j'eſtime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;
Et ſon choix & le mien doivent te ſatisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger ;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'explique ?
Obéïde, eſt-il vrai qu'un aſtre tyrannique
Dans cette ville immenſe a pu te mettre au jour ?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi, chère Obéïde, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur ?

OBÉÏDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs & nos Dieux ſont les ſacrés garans ?
Obéïde, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta ſuperbe ville :
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉÏDE.

OBÉÏDE.

, je crois que des cieux le grand & juſte
maître
ſère ce ſaint culte, & cet autel champêtre,
nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
s Dieux qu'on y fait d'or y ſont bien mal
ſervis.

INDATIRE.

s-tu que ces Perſans venus ſur ces rivages
ulent voir notre fête & nos rians bocages?
la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉÏDE.

Perſans!... que dis-tu?... les Perſans?

INDATIRE.

Tu frémis.
elle pâleur, ô ciel! ſur ton front répandue!
s eſclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉÏDE.

I ma chére Sulma!

SULMA.

Votre père & le ſien
nnent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

s parens, nos amis, tes compagnes fidelles;
nnent tous conſacrer nos fêtes ſolennelles.

OBÉÏDE *à Sulma.*

ons;.... je l'ai voulu.

SCÈNE III.

OBÉÏDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes ſans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

VOICI l'autel ſacré;
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.

(*A Obéïde.*)

Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères:
Notre culte, Obéïde, eſt ſimple comme nous.

SOZAME *à Obéïde.*

De la main de ton père accepte ton époux.

(*Obéïde & Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéïde aux mains de ſon amant;
Et toujours plus épris & toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉÏDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes lois!
Je jure d'être à lui... Ciel! qu'eſt-ce que je vois?

(*Ici Athamare & des Perſans paraiſſent.*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBÉÏDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon ame!
Compagnes d'Obéïde, allons à ſon ſecours.

(*Les femmes Scythes ſortent avec Indatire.*)

SCÈNE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCYTHES, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proſcrit ma tête;
Viens — tu la demander? malheureux, elle eſt prête;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable & redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouie
Qui t'amène ſi loin pour haſarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juſte, écoutez, je m'en remets à vous:
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi neveu de Cyrus! & tu viens chez les Scythes?

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aſpect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te perſécutai; ma fougueuſe jeuneſſe
Offenſa ton honneur, accable ta vieilleſſe;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang,
Un jugement inique a pourſuivi ton ſang.
Scythes, ce roi n'eſt plus, & la première idée
Dont après ſon trépas mon ame eſt poſſédée,
Eſt de rendre juſtice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené,

Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La ſuite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer;
Dans tes honneurs paſſés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes tréſors, ma puiſſance;
Ecbatane eſt du moins ſous mon obéiſſance,
C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reſte a ſubi les loix de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand ſi ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi ſur le trône affermi,
N'a quitté ſes états pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton maître te prie;
Entends ſa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi, qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduits point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur; il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt déſolé;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.

Il n'eſt plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chèrement, trop fier & trop bleſſé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. Ô ciel! ô deſtinée!
Ô paſſion fatale à me perdre obſtinée!
Il n'eſt plus tems, dit-il : il a pu ſans pitié
Voir ſon roi repentant, ſon maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quel eſt donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Et qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?

Ciel! quel tems je prenais ! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes :
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers,
Qui ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;
Ils ſavent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils ſont offenſés.

ATHAMARE.

Tu t'abuſe, ami; je les connais aſſez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs ſtériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos ſoldats.

HIRCAN.

Mais, ſouverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah ! c'eſt trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inſpire.

Ma paſſion m'emporte & ne raiſonne pas.
Si j'euſſe été prudent, ſerais-je en leurs états?
Au bout de l'univers Obéïde m'entraîne;
Son eſclave échappé lui rapporte ſa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au ſort qui me pourſuit,
Pour l'arracher des lieux où ſa douleur me fuit;
Pour la ſauver enfin de l'indigne eſclavage
Qu'un malheureux vieillard impoſe à ſon jeune âge;
Pour mourir à ſes pieds d'amour & de fureur;
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir ſon cœur.

HIRCAN.

Mais ſi vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
Inſulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe & ſon maître a-t-elle à balancer?

Dans ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe ;
Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté ?

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons : ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père ;
S'il mépriſe mes pleurs..... qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer :
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même ;
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême ;
Quand il répara tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

Fin du ſecond Acte.

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'oſe jamais parler?
De mes honteux ſecrets quel autre a pu s'inſtruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire
Jeune, & de ces cantons l'eſpérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu diſparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,
Qu'un long treſſaillement, ſuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéïde oppreſſée.
Des filles de Scythie une foule empreſſée,
La portait en pleurant ſous ces ruſtiques toits,
Aſyle malheureux dont ſon père a fait choix.
Ce vieillard la ſuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & peſante,
Quand vous avez ſur vous attiré ſes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreſſions ſent l'atteinte ſubite.
Dans ſes derniers replis un tel combat s'excite;
Que ſur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penſer.

Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue,
En touchant cet autel eſt tombée éperdue ?
Parmi tous ces paſteurs elle aura d'un coup d'œil,
Reconnu des Perſans le faſtueux orgueil.
Ma préſence à ſes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes ;
A l'affreuſe indigence un père abandonné,
Par un monarque injuſte à la mort condamné ;
Sa fuite, ſon ſéjour en ce pays ſauvage,
Cette foule de maux qui ſont tous mon ouvrage.
Elle aura raſſemblé ces objets de terreur ;
Elle imite ſon père, & je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel ſaiſiſſement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine & la colère ?
Les ſoupirs, croyez-moi, ſont la voix des douleurs ;
Et les yeux irrités ne verſent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah ! lorſqu'elle m'a vu, ſi ſon ame ſurpriſe,
D'une ombre de pitié s'était au moins épriſe ;
Si liſant dans mon cœur, ſon cœur eût éprouvé
Un tumulte ſecret faiblement élevé ! . . . .
Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel ſera mon ſort ?
Mon aſpect en tout tems lui porta donc la mort !
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait ſa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de ſa patrie !

HIRCAN.

Elle l'aime, ſans doute.

ATHAMARE.

Ah ! pour me ſecourir
C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie.... elle épouſe Indatire !....
Va, l'honneur dangereux où le barbare aſpire,
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle abſout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien ! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreſſe !
Age des paſſions ! trop aveugle jeuneſſe !
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés ?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?
(*Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.*)
Que veut le fer en main cette troupe ruſtique ?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eſt un uſage antique.
Ce ſont de ſimples jeux par le tems conſacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux ſont guerriers ; la valeur les apprête.
Indatire y préſide, il s'avance à leur tête.

Tout le ſexe eſt exclus de ces ſolennités ;
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités
Qui pourraient des Perſans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en ſa préſence.
Cette fête du moins m'append que vos ſecours
Ont diſſipé l'orage élevé ſur ſes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde
Marche vers la cabane où ſon père réſide.

ATHAMARE.

C'eſt elle ; je la vois. Tâche de déſarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes ! des roſeaux ! voilà donc ſa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & ſatisfaite.
Et moi....

SCÈNE II.

OBÉÏDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.

Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBÉÏDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon déſeſpoir finiſſe ;
C'en eſt trop. . . . Laiſſe-moi, fatal perſécuteur ;
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un ſeul moment.

OBÉÏDE.

Et le dois-je, barbare ?
Dans l'état où je ſuis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts ;
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits ;
Déſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés ;
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu ſais déjà peut-être,
Que de mon ſort enfin les Dieux m'ont rendu maître,
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau,
Qu'Ecbatane eſt à moi... Non, pardonne, Obéïde,
Ecbatane eſt à toi : l'Euphrate, la Perſide,
Et la ſuperbe Egypte, & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéïde, ainſi que ta beauté,
Eſt au-deſſus d'un rang dont il n'eſt point flatté ;

Que la pitié du moins le déſarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos Dieux, ne ſais-tu que punir ?
Ils ſavent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois ſans le craindre.

OBÉÏDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? Et pourquoi de ſi loin
Viens-tu de me troubler prendre le triſte ſoin,
Tenter dans ces forêts ma miſère tranquille,
Et chercher un pardon.... qui ſerait inutile ?
Quand tu m'oſas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait preſcrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne ſaurais t'entendre.
Ne fais point ſur mes ſens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéïde reſpire ;
Prends pitié de mon ſort.... & reſpecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉÏDE.

Pourquoi mépriſes-tu
Un homme, un citoyen.... qui te paſſe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé ſi j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon ſort dépend de toi ; mon ame eſt dans tes mains.

Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉÏDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens !
Athamare !

ATHAMARE.

Obéïde ! il en est encor tems.
De moi, de mes états, auguste Souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉÏDE.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux !

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉÏDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉÏDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours !

ATHAMARE.

Obéïde à la haine a consacré ses jours !

OBÉÏDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉÏDE.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les ſuis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉÏDE.

J'ai fait ſerment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉÏDE.

Ah !... c'eſt pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui....

OBÉÏDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma miſère,
Il eſt fait ; mon honneur ne peut le démentir ;
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue ; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine ; & lui ſeul eſt coupable.

OBÉÏDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir,

Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉÏDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉÏDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéïde empoiſonne le reſte,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au reſpect.
J'obéïs.... Dieux puiſſans, qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCÈNE III.

SOZAME, OBÉÏDE, SULMA.

SOZAME.

Eh! quoi, notre ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage;

OBÉÏDE.

Mon père.... il vous reſpecte.... il ne me verra
plus ;
Pour jamais à le fuir mes vœux ſon réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉÏDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage ;
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBÉÏDE.

J'ai cru vous plaire au moins ;.... j'ai cru que
ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe,
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe ?

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il pu demander ?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,
D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure ;
De mendier chez lui le prix de ton parjure ;
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉÏDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
Indatire en tes bras par ſon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente alégreſſe.
Les Scythes ſont humains & ſimples ſans baſſeſſe;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et ſur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉÏDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perſuader;
Pour la première fois pourquoi m'intimider?
Vous ſavez ſi du ſort bravant les injuſtices,
J'ai fait depuis quatre ans d'aſſez grands ſacrifices.
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir... ainſi que ma miſère.
Allez... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur;
Triſte & commun effet de l'âge & du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui; que jamais ſa préſence
Ne profane un aſyle ouvert à l'innocence.

OBÉÏDE.

C'eſt ce que je prétends, Seigneur; & plût aux Dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUELLE fête cruelle! ainſi dans ce ſéjour
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour?

OBÉÏDE.

Ah Dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte & ſans pitié?

OBÉÏDE.

Mon deſtin l'a voulu... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour & la patrie?

OBÉÏDE.

Malheureuſe!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉÏDE.

Hélas !
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
Il en eſt de plus grands dont le poiſon cruel
Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble ;
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir ?

SULMA.

Ecbatane . . . un grand prince . . .

OBÉÏDE.

Ah ! fatal Athamare !
Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare ?
Que t'a fait Obéïde ? & pourquoi découvrir
Ce trait long-tems caché qui me faiſait mourir ?
Pourquoi renouvelant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure ?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre miſère,

Hélas ! contre les rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous !
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime ?
Soyez ſa protectrice, & non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant ; & de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.
Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître ?

OBÉÏDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, & le vôtre & le ſien ?
M'en croirez-vous ? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt tems à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour ;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBÉÏDE.

Non, ce parti ſerait injuſte & dangereux,
Il coûterait du ſang ; le ſuccès eſt douteux ;
Mon père expirerait de douleur & de rage...
Enfin l'hymen eſt fait.... je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

SULMA.

Vous pleurez cependant ; & votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois,
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu miſérable. . . .
Que vous reſtera-t-il ? hélas !

OBÉÏDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBÉÏDE.

. . . . Mon devoir ;
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE,

PENSES-TU qu'Indatire oſera me parler?

HIRCAN.

Il l'oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne: .... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
Mais d'un tel déſeſpoir votre ame eſt-elle atteinte,
Que vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
Le ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
Et d'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
Juſqu'à vous compromettre avec un miſérable;
Qu'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers ſuivans ne parler qu'à genoux?
Mais qui ſur ſes foyers peut avec inſolence
Braver impunément un prince & ſa puiſſance.

ATHAMARE.

Je m'abaiſſe, il eſt vrai; mais je veux tout tenter.
Je deſcendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte eſt de la perdre; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſièreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté?
Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéïde.
L'amour, la jalouſie & ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel ſait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt par-tout le même.
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc: je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous haſardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je haſarder?

Ma vie ? Elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? Quoi qu'il arrive il reſtera ſans tache :
Mes amis ? Ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi :... Qui tourne ici ſes pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès ;
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître ;

Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée,)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes deſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,

Vaut mieux que de ramper dans une république ;
Ingrate en tous les tems, & ſouvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voiſins de ton pays, ſont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu ſe porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompit leur juſtice ;
Ils n'ont ſu que ſervir ; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur ſang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'eſt pour nos foyers.
Nous ſavons tous mourir, mais c'eſt pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous ſon honneur ou ſa vie.
Nous ſerons, ſi tu veux, tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils ſont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi ſans doute, & non moins reſpectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, & cherche à la vanter ;
C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi !

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites;
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace;
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre;
Elle était ta ſujette ! oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes états ?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme eſclave !
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glêbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiſſans ſous nos mains ?
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y conſens; il eſt libre en Scythie.
Au moment qu'Obéïde honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos états,
La liberté, la paix, qui ſont notre apanage,
L'heureuſe égalité, les biens du premier âge,

Ces biens que des Perſans aux mortels ont ravis ;
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéïde ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en eſt un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oſerait diſputer,
Que tout autre qu'un roi ne ſaurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame eſt poſſédée,
Son amour ; c'eſt le bien qui doit m'appartenir.
A moi ſeul était dû l'honneur de la ſervir.
Oui, je deſcends enfin juſqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui ſoumis l'empire,
Avant que les deſtins euſſent pu t'accorder
L'heureuſe liberté d'oſer la regarder.
Ce tréſor eſt à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre,
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choiſi pour époux ;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée ;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
Ô toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un aſile ſaint, de paix & d'innocence,
Fuis, ceſſe de troubler, ſi loin de tes états,
Des mortels tes égaux qui ne t'offenſent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce ſacré caractère
M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſ-
ſaire.

Si j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,
Mes ſoldats à mes pieds auraient ſu te punir.
Je deſcends juſqu'à toi ; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage ;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, & ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède, Obéïde, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ;
Ton accueil nous flattait : notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité ;
Et tu veux me forcer dans la même journée,
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint hyménée !

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue..., On vient, retire-toi,
Et ſi tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah ! c'en eſt trop....

ATHAMARE.

Suis-moi.
Je te fais cet honneur.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN *à Indatire qui eſt près de ſortir.*

VIENS, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouſe fidelle.
Viens, le feſtin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai,
Allez.... Ô cher objet! je te mériterai.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

POURQUOI ne pas nous ſuivre? il diffère!....

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!
As-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur?

SOZAME.

Quel en ſerait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner : . . . avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, & ne me ſervent plus. . . .
(*Il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.*)
Mon fils ne revient point : . . . j'entends un bruit horrible.
(*Au Scythe qui eſt auprès de lui.*)
Je ſuccombe. . . . Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout tems.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes alarmes.

HERMODAN *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper. Oui, je renais.

SCÈNE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes !
Aux armes, compagnons, ſuivez-moi, paraiſſez.
Où la trouver ?

HERMODAN *effrayé & chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ſes Gardes.*

Obéïſſez,
De ſa retraite indigne enlevez Obéïde,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.
C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable ;
Infidèle Perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce deſſein, Sozame, il nous quittait ſans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière ;
Fermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève... N'oſes-tu ? Quoi ! tu gémis !... je meurs.
Mon fils eſt mort, ami !...

(*Il tombe ſur le banc de gazon.*)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde ;
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME.

Moi ! ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.

(*à ſes ſoldats.*)

Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *ſe courbant vers Hermodan.*

TOUS mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi...
Eſpère en la vengeance... il revient... il ſoupire...
Hermodan.

HERMODAN *ſe relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reſte quelque force à ta main languiſſante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y ſeront, ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure;
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpère ; jentends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes ſont armés... Dieux, puniſſez les crimes !
Dieux ! combattez pour nous, & prenez vos victimes !
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉÏDE.

SOZAME.

O MA fille, eſt-ce vous ?

HARMODAN.

Chère Obéïde... hélas !

OBÉÏDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*A Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique

Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux ;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, ſous les miens, & dans la place même
Où pour le triſte objet qu'il outrage & qu'il aime
Pour d'indignes appas toujours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.
(*A tous deux.*)
Où voulez-vous aller, & ſans force & ſans armes
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin ;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah ! j'ai perdu mon fils, tu me reſtes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres ſoins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, & c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉÏDE; le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

ENFIN nous l'emportons.

HERMODAN.

Déïtés immortelles !
Mon fils ſerait vengé ! n'eſt-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, & le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage.
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu ;
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée.
L'autre qui ſe retire eſt par-tout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis ;
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui? Ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
Epuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
Il eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaînes.

OBÉÏDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu.... puiſſances ſouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ſerons vengés tous.
Nos loix, nos juſtes loix ſeront exécutées.

OBÉÏDE.

Ciel!.... Quelles ſont ces loix?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME, (*à part.*)

Ô comble de douleur & de nouveaux ennuis!

OBÉÏDE.

Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane en ſecourant ſon maître;
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien.... Toi jeune homme, & vous braves guerriers
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉÏDE.

Mon père ! ....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Mâne de mon cher fils ! que ton ombre en jouiſſe !
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère & le ſeras toujours ;
Qui de ta piété filiale & ſincère
N'as jamais altéré le ſacré caractère,
C'eſt à toi de remplir ce qu'une auſtère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(*Il ſort.*)

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il dit ? Que veut-on de cette infortunée ?
Ah ! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée ?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myſtère odieux ?

OBÉÏDE.

Je n'oſe le prévoir : .... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉÏDE.

Ah ! laiſſez-moi plutôt mourir ſans vous entendre !

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉÏDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive ſur l'autel.*)

OBÉÏDE (*entre Sozame & Hermodan.*)

Vous vous taiſez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire ?
Quel eſt cet appareil terrible & ſolennel ?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le ſoleil naiſſant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton ſaint hyménée ;
Et voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉÏDE.

Un vertueux penchant ;

Mon amitié pour toi, mon reſpect pour Sozame;
Et mon devoir ſur tout, ſouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils : . . . mon ſort ſuivait
ſon ſort;
J'honore ſa mémoire, & j'ai pleuré ſa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
Veut que de ſon époux une femme chérie,
Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des Dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes,
Elle arme ſa main pure, & traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon honneur.

OBÉÏDE.

Moi vous venger? . . Sur qui! de quel ſang! . .
ah mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

UN SCYTHE.

C'eſt ta gloire & la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que nos aïeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre;
Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Perſans que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler;

HERMODAN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de garder le ſilence ;
Le ſang d'un époux crie ; & ton délai l'offenſe.

OBÉÏDE.

Je dois donc vous parler..... Peuple, écoutez ma voix,
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos loix,
Que je nâquis en Perſe, & que ces loix ſévères
Sont faites pour vous ſeuls, & me ſont étrangères.
Qu'Athamare eſt trop grand pour être un aſſaſſin;
Et que ſi mon époux eſt tombé ſous ſa main,
Son rival oppoſa ſans aucun avantage
Le glaive ſeul au glaive, & l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaiſſez le prix de la vaillance,
Vous aimez la juſtice ainſi que la vengeance ;
Commandez, mais jugez : voyez ſi c'eſt à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oſes frapper, ſi ta main trop timide
Héſite à nous donner le ſang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBÉÏDE.

Et ſi je demeure incapable d'effroi ;
Si votre loi m'indigne, & ſi je vous refuſe ?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuſe;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras ſans honneur.

LE SCYTHE.

De plus cruel ſupplice il ſubira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oſer rejeter un droit ſi légitime.
OBÉÏDE (*après quelques pas & un long ſilence.*)
Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les Immortels
En fais-tu le ſerment ?

OBÉÏDE.

Je le jure, cruels :
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance ;
Sois-en ſûr, tu l'auras : ... mais que de ma préſence
On ait ſoin de tenir le captif écarté,
Juſqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à mon père ;
Et vous verrez après ce qui vous reſte à faire.
LE SCYTHE (*après avoir regardé tous ſes compagnons.*)
Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare ſoumiſe aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde eſt un peu ſoulagée ;
Si par ſes nobles mains cette mort eſt vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉÏDE.

A ces autels ſanglans
Je vous rappellerai quand il en ſera tems.

SCÉNE II.

SOZAME, OBÉÏDE.

OBÉÏDE.

EH bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être
Où le plaiſir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main
De ſon monarque ingrat, j'aurais percé le ſein ;
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée ;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBÉÏDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets ?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire ;
Mais je pleure ſur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes ſermens.

OBÉÏDE.

Vous voyez cet autel ;

Ce

Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous ſavez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, ... & qu'il me faut porter,
Parlez : .... ſur ſon tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉÏDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉÏDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader :
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander :
Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'aurons ſervi ta prière & mes ſoins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui coupable envers nous n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉÏDE.

Il l'eſt: ... mais je ſuis Scythe, ... & le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉÏDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai peſé mes deſtins & tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole: ... allez il vous attend;
Qu'il me garde la ſienne, ... il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉÏDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage.

Laiſſez-moi m'affermir : mais ſur-tout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois : .... le reſte eſt dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux.
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore.
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉÏDE *ſeule.*

AH ! c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche ;
Je fus eſclave aſſez : . . . ma liberté s'approche.

SCÈNE IV.

OBÉÏDE, SULMA.

OBÉÏDE.

ENFIN je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,
Lorſque diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante ?
Vos affrontiez la mort de tous côtés préſente ;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! & quel ſort rigoureux!

OBÉÏDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai !...quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé !

OBÉÏDE.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monſtres de
Scythie,
A ces brutes humains paîtris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Paſſa long-tems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par de-
voir ! . . .

J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, & ſi prompt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe ! . . . O nations !
ô terre !
O rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraî-
ner !
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer.
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la diſcorde & la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux diſpa-
raître !
Que le reſte en tremblant rugiſſe aux pieds d'un
maître !

Que rampant dans la poudre au bord de leur
cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
Et qu'en mordant le frein du plus lâche eſclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la
rage !
Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains
éclats !
Les imprécations ne nous ſecourent pas.
C'eſt moi qui ſuis eſclave, & qui ſuis aſſervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Aſie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceſſité
De ſervir d'inſtrument à leur férocité.

OBÉÏDE.

Si j'avais refuſé ce miniſtère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour ſecret qui vous parle pour lui ?

OBÉÏDE.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui
Expoſer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je ſuis deſcendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'eſpoir;
Pour prix d'un ſeul regard il m'offre un diadême;
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même

J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéïde
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels,
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉÏDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, & du glaive sacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

SULMA.

Se peut-il!...

OBÉÏDE.

Telles sont leurs ames inhumaines;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé;
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé;
Sa vengeance est sans borne,

SULMA

Et ce malheureux père
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBÉÏDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
Des douleurs dont j'ai vu ſon cœur ſe déchirer,
Que ſes pleurs obtiendront de ce Sénat agreſte
Des adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

Ah ! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
Je vous haïrais trop ſi vous obéiſſiez.
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice.

OBÉÏDE.

Sulma !...

SULMA,

Vous frémiſſez.

OBÉÏDE.

Il faut qu'il s'accompliſſe.

SCÈNE V.

OBÉÏDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Perſans aſſiégés,
Des piéges de la mort ſeront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.
(*A Obéïde.*)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la ſévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
Auſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉÏDE.

C'eſt aſſez; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
N'ont jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

OBÉÏDE.

Qu'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.

(*On amène Athamare enchaîné : Obéïde se place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah ! Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéïde !
Prends ce fer, ne crains rien ; que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seul en tout tems réservé:
On y verra ton nom, c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Grace aux immortels tous mes vœux sont remplis :
Je meurs pour Obéïde, & meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche,
Ne crains en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille !...

SULMA.

Ah, Madame !...

OBÉÏDE.

Ô Scythes inhumains
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.

Athamare eſt mon prince ; il eſt plus, . . . je
l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde, . . . & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉÏDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure....

(*Levant le glaive entre elle & Athamare.*)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens : . . .
Il l'eſt ; . . . ſauvez ſes jours, . . . l'amour finit
les miens.

(*Elle ſe frappe.*)

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'or-
donne.

(*Elle tombe en à mi-corps ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéïde !

SOZAME.

Ô mon ſang !

ATHAMARE.

La force m'abandonne.
Mais il m'en reſte aſſez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéïde !

(*Il veut ſaiſir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, & reſpecte la loi.
Ce fer ſerait ſouillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enſevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux !

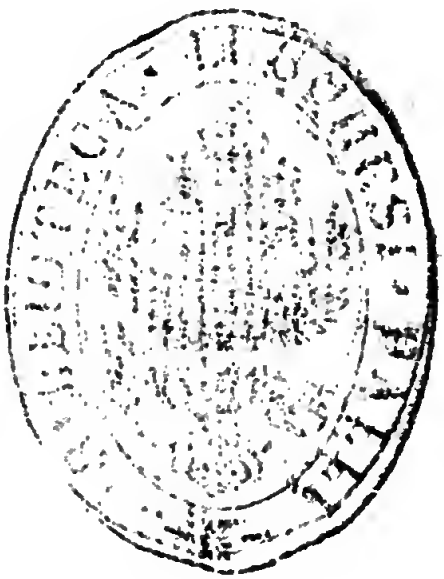
HERMODAN.

Soumettons-nous au ſort :
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous ſommes trop vengés par un tel ſacrifice.
Scythes, que la pitié ſuccède à la juſtice.

Fin du cinquième & dernier Acte.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.



AVIS DES ÉDITEURS.

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769, ſous le nom de Mr. Lantin, & on la donna comme la tragédie de Mairet refaite.

La Sophonisbe de Mairet eſt la première pièce régulière qu'on ait vue en France, & même longtems avant Corneille.

C'eſt par là qu'elle eſt précieuſe, & qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas, à la vérité, un ſeul vers de Mairet dans la pièce, mais on a ſuivi ſa marche autant qu'on l'a pu, ſur-tout dans la première & dans la dernière ſcène. C'eſt un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie françaiſe, lorſqu'elle eſt ſur le bord de ſon tombeau.

Nous imprimons cette pièce ſur le propre manuſcrit de l'auteur, ſoigneuſement revu & corrigé par lui. Et c'eſt juſqu'ici la ſeule édition à laquelle on doive avoir égard.

ACTEURS.

SCIPION, conſul.

LÉLIE, lieutenant de Scipion.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'Aſdrubal, femme de Siphax.

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisbe.

ALAMAR, officier de Siphax.

PHÆDIME, dame Numide attachée à Sophonisbe.

Soldats Romains.

Soldats Numides.

Licteurs.

La ſcène eſt à Cirthe, dans une ſalle du château, depuis le commencement juſqu'à la fin.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIPHAX, une lettre à la main, Soldats.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe!
Sophonisbe! ma femme! écrire à Maſſiniſſe!
A l'ami des Romains! Que dis-je? à mon rival!
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, & qui bientôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne maître!
J'ai vécu trop long-tems. . . . Ô vieilleſſe! ô deſtins!
Ah! que nos derniers jours ſont rarement ſereins!
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière!

A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches ! j'y deſcendrai, mais non pas ſans ven-
veance.

(*Aux ſoldats.*)

Que la reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.

(*Il s'aſſied, & lit la lettre.*)

Qu'on l'amène, vous dis-je.... Époux infortuné,
Vieux ſoldats qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouſe,
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque
gloire ?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains :
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCÈNE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

QUE voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie ?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien ſervi leur roi !
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles,
Peut-être ſur nos murs ils ſeraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
Je conçois leur valeur, & je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin ? quel ſera mon ſupplice ?

SIPHAX *lui donnant la lettre.*

Connaiſſez votre ſeing. Rougiſſez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois aſſervie.
Scipion, Maſſiniſſe, ont gagné des combats ;
J'en ai rougi, Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide !

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuſe,
Pour vous, pour votre femme également honteuſe.

Nos murs ſont aſſiégés ; vous n'avez plus d'appui ;
Et le dernier aſſaut ſe prépare aujourd'hui.
J'écris à Maſſiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à ſon cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du ſang qui nous unit ;
Seigneur, ſi vous l'oſez, condamnez cet écrit.
(*Elle lit.*)
„ Vous êtes de mon ſang, je vous fus long-tems chère,
„ Et vous perſécutez vos parens malheureux.
„ Soyez digne de vous ; le brave eſt généreux.
„ Reprenez votre gloire & votre caractère.
Eh bien ! ai-je trahi ma ville & mon époux ?
Eſt-il tems d'écouter des ſentimens jaloux ?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout tems à tous deux trop ſévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but ? quel était mon deſſein ?
Pouvez-vous l'ignorer, & faut-il vous l'apprendre ?
Si la ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tout ſanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême ;
Elle combat pour vous ; & ſur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal.
Et ſi juſqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !

Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez grace ?
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Massiniſſe, en tout tems mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône & votre cœur;
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrètes.
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puissent vous toucher.
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage;
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massiniſſe m'aimait, & j'aimais ma patrie.
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.

Vous avez, croyez-moi, des ſoins plus importans;
Banniſſez des ſoupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe
Ne connaît d'intérêt que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour,
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'eſt pas fait pour nous. Écoutez, le tems preſſe.
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher: je vais loin de vos yeux
Éteindre dans mon ſang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu; les Dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore;
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi: je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & ſur-tout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes: j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas;
Je voulais un vrai zèle, & vous n'en avez pas.

Mais je ſais mourir ſeul; & ma dernière épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, & juſqu'a Maſſiniſſe.
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haine pourſuit,
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie.
Je péris glorieux, ... & vous mourrez punie;
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppreſſeur.
Je cours aux murs ſanglans que ſes armes détruiſent.
Laiſſez-moi, fuyez-moi; vos remords me ſuffiſent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche ſur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuſe,
Vos malheureux ſoupçons la rendraient trop honteuſe.
Je vous ſuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne, je pars;
Le ſang de votre époux ne veut point vos regards.
(*Il ſort.*)

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait ; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome & contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près ; & l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans ;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus tems.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
Il s'avance au trépas..... Je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez.....

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'estime d'un époux & l'amour d'un héros.
Je suis déjà captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuse.... & que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage.

Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt & le ſang qui me parlait pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même;
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidèle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre & le tems
Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
L'ennemi des Romains obtint la préférence.
Maſſiniſſe revient armé de la vengeance;
Il entre en nos états, la victoire le ſuit;
Aidé de Scipion, ſon bras a tout détruit;
Dans Cirthe enſanglantée un faible mur nous reſte.
A quels Dieux recourir dans ce péril funeſte?
Etait-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe & noble, & généreux?
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence?
Dans mon illuſion j'avais quelque eſpérance,
Ma prière & mes pleurs auraient pu le flatter.
Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter;
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux règlent mon ſort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, dans ce moment le ſecours de Carthage
Sous nos remparts ſanglans s'eſt ouvert un paſſage.
On eſt aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop prés du carnage, & du champ des combats.
Le roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor; vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toujours ſacrés;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Que deviendrai-je? Ciel! & quel eſt ſon deſſein?
Suis-je ici priſonnière? ô rigueurs! ô deſtin!
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?
Le ciel me ravit tout, & juſqu'à l'eſpérance.
Que deviendrai-je, ô ciel! ai-je à craindre en un jour
Maſſiniſſe & Siphax, les Romains & l'amour?
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abîme.
Ils ont cauſé ma perte & frappé leur victime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

QUEL tumulte effroyable au loin ſe fait entendre ?
Quels feux ſont allumés ? La ville eſt-elle en cendre ?
Ceux qui veillent ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ces ſallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon ame.
Tous mes ſens ſont troublés; je ſens que je ſuis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt héros ont tranſmis juſqu'à moi,

Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées ;
Le désordre & la crainte agitent mes pensées.
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui du pied du palais conduisent à nos tours :
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée,
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée,
Pâle, sanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux.
Est-ce une illusion sur mes sens répandue ?
Est-ce la main des Dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt de l'enfer & du sort ?
Siphax en ce moment est-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne sais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne sais où je vais. Tout m'alarme & me nuit,
Et je crois voir encor un Dieu qui me poursuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur : . . . . il n'était point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès sa naissance & banni sans retour.
Je n'offensai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; .... va, ta victime est pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du ciel savoir les volontés.
Déjà d'un bruit nouveau dans ces murs désertés,
Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent ;
Et sous leurs gonds d'airain les portes en mugissent. . . .
On entre, on vient à vous : . . . . je reconnais Actor.

SCÈNE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MINISTRE de mon roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait ? Que deviens-je ? Et de quelles nouvelles
Venez-vous m'affliger ?

ACTOR.

Elles ſont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en ſûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière ſacrée,
Par qui, de ce palais, la ville eſt ſéparée ;
J'ai revolé ſoudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, & digne de vos vœux ;
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutient ſon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverſé,
Dans ſes débris ſanglans il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah ! je devais, plus que lui pourſuivie,
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans ſa victoire,
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire:
Qui croirait qu'un héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eſt vu maître; il nous a pardonné.
De bleſſés, de mourans, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,
Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix;
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le Ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les mains
D'un prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juſte & premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'apaiſer les Dieux par un prompt ſacrifice;
De dreſſer un bûcher à votre auguſte époux.
Il garde obſtinément le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre victorieux.

Il m'a fait appeler, & reſpectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui ſervit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il juſtifie en tout le ſuccès de ſes armes.
Il répand des bienfaits, s'il fait des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Maſſiniſſe eſt grand, plus mon ſort eſt affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome ſi terribles,
Qui juſqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la ſauvent pas?

ACTOR.

Scipion les a joints; ils ne ſont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu ſeras comme moi réduite à l'eſclavage.
Nous périrons enſemble.... ô Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Aſie, Europe, immolés avec nous!
Le ſort des Scipions eſt donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encor.

SOPHONISBE.

Ah! tout ſert à me nuire.
Annibal eſt trop loin. Je ſuis eſclave.

ACTOR.

O Dieux !
Désarmez Massiniſſe. . . . Il avance en ces lieux.
Il vient ſuivi des ſiens. . . . il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triſtes yeux ne verront point un maître.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,
Et ma gloire paſſée, & tous mes Dieux vaincus.

MASSINISSE (*arrivant.*)

Elle échappe à mes yeux.

SOPHONISBE (*ſortant.*)

Je dois fuir Maſſiniſſe.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des chefs Numides, ACTOR, guerriers Numides.

MASSINISSE.

Il eſt juſte après tout que ſon cœur me haïſſe.
Elle m'a cru barbare. Eh ! le ſuis-je ? grands Dieux !
Devais-je être en effet ſi coupable à ſes yeux ?
Actor, vous que je vois, dans ce jour ſi proſpère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve ſon père,

Je vous prends à témoin ſi l'inhumanité
A ſouillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triſte imitateur des vengeances romaines ;
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en ſacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le ſupplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprens mon bien,
En ſoldat, en monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Maſſiniſſe, & fuit avec horreur ?
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.
Le ſang de ſon époux eſt par vous répandu,
Et n'oſant regarder ſon vainqueur & ſon juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice :
Elle y tombe, elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah ! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.

Allez, & dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.
(*Acſor ſort.*)
Je veux qu'elle paraiſſe en ce même moment,
Mon aſpect odieux ſera ſon châtiment,
Je n'en prendrai point d'autre, & ſa fierté farouche
L'humiliera du moins, puiſque rien ne la touche.
Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt-elle tranquille? A-t-on ſuivi mes loix?
Un ſeul des citoyens aurait-il à ſe plaindre?

ALAMAR.

Sous vôtre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage,
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon empire,
Je règne, & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs du ſénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger:
C'eſt eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez .... Ah! qu'ai-je lu? .... Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait!
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; & ſa fatale haine,
Que je vis ſi long-tems contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau...
Courons vers Sophonisbe... Ah! je la vois paraître.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

Si le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon maître ;
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.

(*Maſſiniſſe l'empêche de ſe jeter à genoux.*)

Ne me retenez point, & laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur
Et qui vous a donné cette grande victoire ;
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce qu'il a dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre ;
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits ;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte reine, en tout tems révérée;
Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'aviez adreſſée,
Par la faveur des Dieux ſur la brêche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir, eſt plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISE.

Quoi! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie;
Du ſang de mon époux, qui s'élève & qui crie;
De votre honneur ſur-tout, & des rois nos aïeux;
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus;
Sophonisbe n'eſt pas au nombre des vaincus.

Je commande dans Cirthe, & c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je ſais qu'ils ſont jaloux de leur autorité ;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eſt néceſſaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir.
Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
Ils vous reſpecteront ; vos frayeurs ſont injuſtes.
Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
Tous ces rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
S'indigna ſi long-tems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoins, & c'eſt pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La nièce d'Annibal, & la veuve d'un roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je ſais que cet uſage
Eſt conſacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang ſuprême.
Ne penſez pas ſur-tout qu'en ces triſtes momens,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentimens,

Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire ;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs & ma gloire ;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds ,
Madame , il me ſuffit que vous me connaiſſiez.
Vous me rendrez juſtice , & c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander,
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine.
Sophonisbe en tous lieux eſt toujours ſouveraine.

SCÈNE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu ! . . . Faut-il qu'un ſi grand homme
Ait détruit mon pays & qu'il ait ſervi Rome ?
Tous mes ſens ſont ravis ; mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs , Maſſiniſſe à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante ,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante ,
Le comble des horreurs & des proſpérités,
Les fers , le diadême à mes yeux préſentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il reſpecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépoſe à vos pieds l'orgueil de ſa conquête,
Et les lauriers ſanglans qui couronnent ſa tête,
Peut-être un ſeul regard a plus fait ſur ſon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire;
Qui ſur tous les eſprits lui donnent tant d'empire,
Autoriſent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le ſuit les a juſtifiés.
Non, ce n'eſt pas aſſez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez ſous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laiſſe un vain titre, & qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis ſoit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amuſemens ſtériles.
L'amour ira plus loin; j'oſe vous en flatter.
Siphax eſt au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceſſe de m'inſulter;
Ne me préſente point ce qui me déshonore:
Tu parles à ſa veuve, & ſon ſang fume encore,

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous devez remonter
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme;

Oui, ce feu, ſi long-tems dans mon ſein renfermé,
S'eſt avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encor; & j'oſerais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce ſuprême bonheur
De partager ſon trône & d'avoir tout ſon cœur.
Ma flamme déclarée, & ſi long-tems ſecrète,
Ma gloire en ſûreté, ma fierté ſatisfaite,
Maſſiniſſe en mes bras ſerait d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il ſe peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illuſion d'un ſi cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je reſſens les coups,
Maſſiniſſe jamais ne ſera mon époux.

PHÆDIME.

Et pourquoi, s'il le veut?

SCÈNE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, il faut vous apprendre
Qu'un inſolent Romain vient ici de ſe rendre.
On le nomme Lélie: & le bruit ſe répand
Qu'il eſt de Scipion le premier lieutenant.

Sa ſuite avec mépris nous inſulte & nous brave ;
Des Romains, diſent-ils, Sophonisbe eſt l'eſclave.
Leur fierté nous vantait je ne ſais quel ſénat,
Des préteurs, des tribuns, l'honneur du conſulat ;
La majeſté de Rome ; &, ſans plus les entendre ;
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte ſur ta foi,
Sur les ſermens ſacrés de notre nouveau roi ;
Sur moi-même en un mot. Carthage m'a fait naître ;
Je mourrai digne d'elle & ſans trône & ſans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés ſur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je ſais les braver tous.
Siphax à ſes côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler ſon courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil ;
Et les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, MASSINISSE *assis*, soldats Romains, soldats Numides *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

LÉLIE.

VOTRE ame impatiente étoit trop alarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée,
Qu'importe un vain discours du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse & de l'oisiveté?
Laissons parler le peuple; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les secrets de son maître.
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le tems ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage.
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise

Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?
Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs traités.
La juſtice & la loi règlent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déjà vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que dans ſon pays,
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe eſt ſa nièce,
C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE. (*Il ſe lève.*)

Ecoutez, le tems preſſe ;
Je veux une réponſe, & ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes priſonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du conſul, je n'ai point ſa puiſſance.
Mais ſi vous demandez, Seigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au ſénat.

MASSINISSE.

Au ſénat ! & qui ſuis-je ?

LÉLIE.

Un allié, ſans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, & qui doit accorder
Tout ce que ce ſénat a droit de demander.
(*Il ſe lève.*)
C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, & c'eſt à vous de recevoir ſes loix ;
Puiſqu'il eſt notre chef, & qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie ; & ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je penſais être égal à ce grand citoyen ;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus preſſans peut-être,

Que ceux de disputer du rang des souverains,
Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains,
Répondez, ose-t-il disposer de la reine ?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui !....

LÉLIE.

Seigneur, quel transport vous entraîne ?
C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous, qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre ?
Vous, de toute sa race éternel ennemi,
Vous, du peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice ;
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin ;
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds ;
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés.
Mes secours l'ont sauvée ; & dès qu'elle respire ;
Sur les rois, sur moi-même, elle affecte l'empire ;

Elle ſe fait un jeu dans ſes murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère.
Scipion, qui m'aima, ſe dément pour lui plaire,
Il me trahit!

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé?
Quoi! vous ſeriez trahi quand vous ſeriez vengé?
J'ignore ſi la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion, doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne, ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une reine!
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir!

LÉLIE.

Scipion n'eſt pas loin, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints: Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpère, du moins.

LÉLIE.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains,
Croyez-moi, le ſénat ne fait point d'injuſtice,
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

(*Il ſort avec les Soldats Romains.*)

SCÈNE II.

MASSINISSE, ALAMAR; *les Soldats Numides reſtent au fond de la Scène.*

MASSINISSE.

DES ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrut pour mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouis,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure,
Règne; l'honneur l'ordonne, & l'amour t'en conjure,
Règne pour être libre, & commande avec moi;
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!

(*A ſa ſuite.*)

Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter.
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, & les croit tyranniques:
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les républiques.
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt tems
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère.
La haine eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir!
Si je les ai ſauvés ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts ſans doute.
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt là leur grandeur;

Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez : Annibal eſt déjà dans l'Afrique ;
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins ?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un ſénat nous envoie ?
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur ſurtout d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome ;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider,
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe ;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.

Préparez les eſprits irrités & jaloux ;
Sans leur rien découvrir, enflammez leur courroux.
Aux premiers coups portés, aux premieres alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes.
Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, & tout nous favoriſe.
Les révolutions, dans ce ſanglant ſéjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les différe.
Chez nous tout eſt ſoudain, c'eſt notre caractère ;
Le Romain temporiſe : & ces tyrans ſurpris
Pourront être bientôt payés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure.
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête ; &, s'il vous faut périr ;
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEIGNEUR, en tous les tems, par le ciel pourſuivie,
Je vois entre vos mains le deſtin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un ſeul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encor après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon ſort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous ſeul confondue, & par vous raſſurée,
J'ai cru que d'un héros la promeſſe ſacrée,
Ce généreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
Me ſervirait d'Égide, & ſerait reſpecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage;
Qu'on osât prononcer le mot de l'eſclavage,
Et que je duſſe encor, après tant de tourmens
Après tous vos bienfaits réclamer vos ſermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point, ils étaient inutiles;
Je n'en eus pas beſoin, vous aurez des aſiles;

Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'eſt pas à vous déſormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée,
Où le ſort a voulu que le ſang d'un époux,
Répandu par mes mains, rejaillît juſqu'à vous.
Mais la néceſſité rompt toutes les barrières,
Tout ſe tait à ſa voix, ſes loix ſont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front, marchez à mon côté;
Votre ſceptre & mon bras ſont votre ſûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit?.... Sophonisbe éperdue
Doit étaler enfin ſon ame à votre vue.....
J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix; ſans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Connaiſſez donc mon cœur: .... Il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible? ô Dieux! Vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! & dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs!

SOPHONISBE.

La fille d'Aſdrubal naquit pour ſe contraindre ;
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous..... C'eſt à vous de juger ;
Si le ſeul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros & des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers & du ſein de l'horreur ;
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Sur mes ſens enchantés conſerve un juſte empire.
C'eſt par vous que je vis, pour vous que je reſpire.
Le bonheur me fuyait, il vient ſe préſenter.
Vous m'offrez votre main :.... Je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent ?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon ſort en tous les tems diſpoſent ;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les ſermens,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, ... je lui ſerai fidelle....
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez.
Connaiſſez qui je ſuis, & qui vous inſultez.
C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amène.
C'eſt un courroux plus juſte, une plus forte haine

Et c'eſt de ſon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques.
Dreſſés par nos aïeux à nos Dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux! qui m'entendez, qui recevez ma foi,

(*Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent ſur l'autel.*)

Uniſſez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne,
Ce n'eſt qu'à mon vengeur que ma fierté ſe donne:
Servons tous deux Carthage & nos Dieux ſouverains;
Maſſiniſſe, aimons-nous pour haïr les Romains,
Je me vois trop heureuſe.

MASSINISSE.

A mes yeux outragée;
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe; ils y donnent des loix;
Un conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.

Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, Madame, eſt au camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophonisbe, ma femme, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans:
Il n'eſt point d'autre route, & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irais me rendre!
C'eſt là qu'eſt ma patrie, & mon trône, & ma cour.
Là, je puis ſans rougir, vous montrer mon amour:
Ah, ciel, puis-je y compter?

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme & ma vengeance
Je crains peu les Romains, & prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie;

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEIGNEUR, cet étranger qu'on appelle Lélie,
Et qui, dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder à vous-même on l'annonce ;
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Qu'on dise qu'il m'attende, ou que, sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

A l'aspect d'un Romain mon horreur se redouble ;
Je n'entends point leur nom sans alarme & sans trouble ;
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense !
Mais toujours d'un Numide ils sont en défiance.
Peut-être ils ont déjà pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir. Je connais mes destins.

Ce jour a déployé tant de viſſicitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.
Les nœuds, les ſacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer,
J'en ai fait voir aſſez : mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de ſang je crains tout pour vous-même ;
Mais.... réunie à vous, ſûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE *à un Centurion.*

ALLEZ, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans de pareils momens ſont de fortes raiſons;
Sophonisbe, en ces lieux, peut faire des perfides.
Scipion dans la ville enferme les Numides;

(*A un autre.*)

C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.

(*A tous.*)

Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déjà trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement, qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.
Sur-tout de vos ſoldats contenez la licence.
Reſpectez ce palais. Que nulle violence.

Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en ſa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire ;
Mais de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez ; cette ame impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe ;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci....
(*Les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*)

SCÈNE II.

MASSINISSE, LÉLIE, Licteurs.

MASSINISSE.

Eh bien ! de Scipion miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable ?

LÉLIE.

J'annonce du ſénat les décrets ſouverains,
Que le conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire ?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire
Aux projets des Romains que vous me préſentez,
Si par l'équité ſeule ils ont été dictés.

Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne :
Parlez, quel eſt le prix que Rome m'abandonne?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déjà vous eſt rendu.
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux états, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie.
Ainſi dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome à ſes alliés prodigue ſes bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidelle allié, camper devant Carthage?

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que ſur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Traſimène & Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encor un moment retenir mon courroux!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle élève les rois & fait les renverſer:
Au pied du capitole ils viennent s'abaiſſer.

La veuve de Siphax était notre ennemie ;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés aux pieds du capitole.
Vous l'y diſpoſerez ; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez ; Sophonisbe eſt ma femme ;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme,
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos états
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah ! c'en eſt trop enfin, cet excès d'inſolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(*Mettant la main à ſon épée.*)
Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LÉLIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un citoyen Romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire ;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon empereur,

Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colère....
Romains!... Qu'on m'en réponde.

(*Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah! traître!... mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe?

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils ſont ainſi que vous, Seigneur, en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance,
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion vous aimait; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir;
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'empire Romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCÈNE III.

MASSINISSE, *ſeul.*

MALHEUREUX ! tu ſurvis à de pareils affronts,
Ce ſont-là ces Romains juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance ;
Et des Dieux, diſaient-ils, imiter la clémence !
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des rois ;
Je me repens ſans doute... & c'eſt... de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout · ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
Je vengeais Sophonisbe & j'ai cauſé ſa perte.
A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il ſoupçonné ?
Un moment a tout fait. Des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître !
Sophonisbe eſt eſclave, on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois & peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !
J'ai perdu Sophonisbe & mon empire, & moi !...
Ô ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi.
C'eſt Rome qui, dans lui, ſe montre toute entière,

SCÈNE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VENEZ-VOUS insulter à mon heure dernière?
Dans l'abîme où je suis, venez-vous m'enfoncer,
Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse & j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours sans scrupule attestés,

Les voici ; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophonisbe en mon camp devait être remiſe.
Voilà ma ſignature & voilà votre ſeing.

(*Il les lui montre.*)

En eſt-ce aſſez ? Vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui..... Quand, dans la fureur de mes reſſentimens,
Je faiſais dans vos mains ces malheureux ſermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie ;
De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudens ; mais vous m'aimiez alors,
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe & j'ai connu ſon ame.
Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes droits,
La veuve de Siphax a mérité mon choix,
Elle eſt reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins :... je l'aime, c'eſt aſſez,
Sophonisbe eſt ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.

Je ne veux point ici vous parler de moi-même;
Mais jeune comme vous & dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en maître;
Le ſoin de contenir un peuple effarouché
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Eſpagnol vous bénit; mais je vous dois ma haine;
Vous lui rendez ſa femme; & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportemens
Je ne réponds qu'un mot, rempliſſez vos ſermens.

MASSINISSE.

.... Je me rends:... Je bannis la douleur qui m'obſède....
Lorſque Scipion parle, il faut que tout lui cède.
Pour diſpoſer de moi j'ai dû vous conſulter....
Et le faible au puiſſant ne doit rien conteſter....
Ma femme eſt votre eſclave,.... & mon ame eſt ſoumiſe.....
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduiſe?

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le ſénat l'a voulu ;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur & l'amour,
Que le deſtin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouie?
De ſoins plus importans croyez qu'elle eſt remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à ſa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendreſſe
Dont le nœud reſpectable unit notre jeuneſſe,
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu ;
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au ſein de la victoire,
Une femme, une eſclave eût flétri tant de gloire.
Réuniſſons deux cœurs qu'elle avait diviſés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a briſés.

MASSINISSE.

L'honneur ! Quoi ! vous oſez ! Mais je ne puis prétendre,
Quand je ſuis déſarmé, que vous vouliez m'entendre....
Je vous ai déjà dit que vous ſeriez content.
Ma femme... ſubira le deſtin qui l'attend....
Un roi doit obéir quand un conſul ordonne....
Sophonisbe !..., Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne.....
Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, ſi vous êtes fidelle.

SCÈNE V.

MASSINISSE *ſeul.*

UN ami ! juſque-là ma fortune cruelle
De mes jours déteſtés déshonore la fin !
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !
Je n'ai que Sophonisbe ; elle ſeule me reſte.
Il le ſait, il inſulte à cet état funeſte.
Sa cruauté tranquille, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion !
Il a ſu mon projet, & ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, & même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infame ;
Il jouit de ma honte ; & peut-être en ſon ame
Il penſe m'y traîner avec le même éclat,
Comme un roi révolté jugé par le ſénat.

SCÈNE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH bien ! connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous ſommes tombés, ... dans quel affreux abîme
Un jour, un ſeul moment, nous a tous deux conduits ?
Du plus auguſte hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,
Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance ?

SOPHONISBE.

Je le ſais. .... Avez-vous un fer ou du poiſon ?

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y.... Terminez tant d'indignes alarmes.

Trop de honte nous ſuit, & c'eſt trop de revers!
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le ſang de ces traîtres,
Je ne puis déchirer le cœur de nos tyrans,
Hâtez-vous, & ſuivez le parti que je prends:
Qu'à ces coups généreux Annibal applaudiſſe
Que Carthage m'approuve, & que Rome en frémiſſe.
Vainqueur infortuné, cher amant, tendre époux,
Sophonisbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouſe; il le faut.... je t'admire....
Tu me préviens; .... ſuis-moi.... Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſervirons pas; je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien!
En mourant de ta main j'expirerai contente....
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui, je vais vous rejoindre, & mon ſort s'accomplit.

De

De mon lit nuptial au tombeau descendue,
Mon ombre sans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi,
Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.....
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus barbare.
Allons; je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal;
Des victimes sans nombre & des Scipions mêmes,
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes;
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire?.... Allons.... Sophonisbe, demeure....
Quoi! Scipion vivrait, & je veux qu'elle meure!....
Qu'elle meure!... & par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas,
Et si tu peux trembler j'affermirai ton bras.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCIPION, LÉLIE, ROMAINS.

SCIPION.

AMIS, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon maître châtie après l'avoir flatté ;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice ;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice ;
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frain
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain ;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée ;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée ;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver ?
Il eſt tems qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage ;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage ;
Il s'eſt ſoumis à tout : ſes ſermens l'ont lié ;
Il a vu de quel prix était mon amitié,

La reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte.
L'amour parle un moment ; mais l'intérêt l'emporte ;
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter ? Vous fiez-vous à lui ?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains ſon déſeſpoir ; il eſt Numide, il aime ;
Sur-tout de Sophonisbe il faudrait s'aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous ;
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante ;
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir ;
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouir.

SCÈNE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SOPHONISBE, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur;
Reconnaître dans vous ſon maître & ſon vainqueur.
La reine à ſon deſtin ſait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au Capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuſe & cruelle,
Dont les yeux menaçans ſeraient fixés ſur elle.
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eſt votre grand cœur.
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des ſoldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, & troublent ſes apprêts.
Ce palais eſt à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La reine eſt réſignée & ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,

Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment.

SCIPION.

(*à un centurion.*) (*à Phœdime.*)
Il eſt trop juſte..... Allez..... Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage. (*Phœdime ſort.*)
(*A un tribun.*)
Vous, juſques à ma flotte ayez ſoin de guider
Et la reine & les ſiens qu'il vous faudra garder.
Mais en mêlant ſur-tout à votre vigilance
Des plus profonds reſpects la noble bienſéance.
Les ordres du ſénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les inſulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conſervez des romains la modeſte hauteur.
Le ſoin de ſe vanter rabaiſſe la grandeur.
Et dédaignant enfin des dignités frivoles,
Soyez grand par les faits & ſimple en vos paroles.
Mais Maſſiniſſe vient, & la douleur l'abat.

SCÈNE III & dernière.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, Licteurs.

LÉLIE.

POURVU qu'il obéiſſe, il ſuffit au ſénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare ſacrifice.

LÉLIE.

Il remplit ſon devoir.

SCIPION.

Approchez, Maſſiniſſe,
Ne vous repentez point de votre fermeté.

MASSINISSE (*troublé & chancelant.*)

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous ſi long-tems deſirée,
S'eſt offerte elle-même.... Elle vous eſt livrée....
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis....
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette ſévérité qui paſſe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'état exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.

(*Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.*)

Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, Seigneur ; un vain remercîment.....
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment....
Il m'en coûte ! ... ah ! grands Dieux !

(*Il ſe laiſſe tomber ſur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa paſſion fatale
Dans ſon cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *à Maſſiniſſe en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je ſais leur pardonner....

(*A Lélie.*)

Je ſuis homme ; Lélie, il porte un cœur, il aime.

(*A Maſſiniſſe.*)

Je le plains.... Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal paſſager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea ſa gloire, & qui vainquit pour Rome?

(*Il ſe relève.*)

SCIPION.

Tels ſont mes ſentimens. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil ſombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéreſſe & me touche.
Maſſiniſſe, achevez cet effort généreux.
Qui de notre amitié va reſſerrer les nœuds....
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi!.... Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe
N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe,
Que votre ame ſubjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.
(*On ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette, un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas!
Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE, *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes!
Approche, où ſont tes fers?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur!

MASSINISSE (*à Scipion.*)

Tu recules d'effroi, que devient ton grand cœur?

(*Il ſe met entre Sophonisbe & les Romains.*)

Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime.
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe... es-tu content, barbare!
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité?
Tu n'oſes contempler ſa mort & ta victoire,
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire;
Tu crains de voir ce ſang que ta main fait couler.
Grands dieux! c'eſt Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Déteſtable Romain, ſi les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,

Si, devançant les tems, la grand voile du ſort (1)
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée;
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers Hyperborées,
Dans votre indigne ſang vos temples renverſés;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés,
Tous les vils deſcendans des Catons, des Émiles,
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruis par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement:
Ce fer, que j'enfonçai dans le ſein de ma femme (2)
Joint mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

---

(1) C'état une opinion reçue.

(2) Il tire le poignard du ſein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

LÉLIE.

Que tous deux ſont à plaindre !

SCIPION.

Ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux mauſolée, honoré d'âge en âge,
Éterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage !
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LES

GUEBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGÉDIE;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE;

Revue & corrigée par l'auteur.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

A l'occaſion de la tragédie des Guèbres.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres*, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'eſt pas une tragédie ordinaire dont le ſeul but ſoit d'occuper pendant une heure le loiſir des ſpectateurs, & dont le ſeul mérite ſoit d'arracher avec le ſecours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudiſſemens qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encor plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer, autant qu'il eſt en lui, le reſpect pour les loix, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'eſt ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les eſprits les ſemences de ces vertus néceſſaires à toute ſociété, on a choiſi des perſonnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de haſarder ſur la ſcène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux ruſtiques de ſon père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre eſt lieutenant dans la compagnie de ſon frère. Enfin un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels perſonnages qui ſe rapprochent plus de la nature, & la ſimplicité du ſtyle qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion & mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux & des princeſſes paſſionnées; les théâtres ont aſſez retenti de ces aventures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains, & qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité uu empereur dans cette pièce; mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers empoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; & c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien*, dont les prédéceſſeurs avaient long-tems perſécuté une ſecte perſane & même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens & aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolennel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de

ſon règne. Le vaillant & ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première choſe que fit *Conſtantin* après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conſcience porté par l'empereur *Galien* en faveur des chrétiens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée au chriſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul pour notre religion empêcha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théâtre; il donna la pièce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le *St. Geneſt* de *Rotrou*, le *St. Polyeucte* & la *Ste. Théodore*, *vierge & martyre*, de *Pierre Corneille*, le *St. Alexis* de *Deſfontaines*, la *Ste. Gabinie* de *Brueys*, & pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins rafiné; les eſprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théâtre ces vers de *Marcelle* dans la tragédie de *St. Geneſt*, jouée en 1647, long-tems après *Polyeucte*.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe;
D'un impoſteur, d'un fourbe & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? Qui l'a déifié?

Un nombre d'ignorans & de gens inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité :
Des gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

Mais on applaudit encor davantage cette réponſe de *St. Geneſt*.

Si mépriſer leurs dieux, c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidelle,
Et que loin d'excuſer cette infidélité,
C'eſt un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez ſi ces dieux de métal & de pierre
Seront puiſſans au ciel comme on les croit en terre;
Et s'ils vous ſauveront de la juſte fureur
D'un Dieu dont la créance y paſſe pour erreur.
Et, lors, ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans & ces gens inutiles,
Les ſectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont défié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *St. Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverſer les vaſes ſacrés & briſer les ſtatues des dieux dès qu'il eſt baptiſé. Les eſprits

n'étaient pas alors auſſi difficiles qu'ils le ſont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyeucte* eſt injuſte & téméraire. Peu de gens même ſavaient qu'un tel emportement était condamné par les ſaints conciles. Quoi de plus condamnable, en effet, que d'ailler exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux priſes tout un peuple, aſſemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracaſſer des ſtatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes! Ce n'eſt que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eſt inſenſée & coupable. La ceſſion qu'il fait de ſa femme à un païen, a paru enfin à pluſieurs perſonnes choquer la raiſon, les bienſéances, la nature & le chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* & même du lâche *Félix*, ont trouvé des cenſeurs qui, en admirant les belles ſcènes de cette pièce, ſe ſont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Trouver le ſecret de faire en France une tragédie intéreſſante ſans amour, oſer faire parler un enfant ſur le théâtre, & lui prêter des réponſes dont la candeur & la ſimplicité nous tirent des larmes, n'avoir preſque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre; remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens; ſe ſoutenir ſur-tout (& c'eſt là le grand art) par une diction toujours pure,

toujours naturelle & auguſte, ſouvent ſublime; c'eſt là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-tems que des cenſeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers : (1)

Pour avoir fait pis qu'Eſther,
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale ſi acharnée contre le grand *Racine*, que ſi l'on en croit l'hiſtorien du *théâtre Français*, on donnait dans des jeux de ſociété pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la ſociété de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait impoſé pour pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'eſt ſur quoi l'écrivain du *ſiècle de Louis XIV* dit, à l'article Racine : *L'or eſt confondu avec la boue pendant la vie des artiſtes, & la mort l'en ſépare.*

Enfin ce qui montre encor plus à quel point nos premiers jugemens ſont ſouvent abſurdes, combien il eſt rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'eſt que non-ſeulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut

(1) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tome V, pag. 38.

oubliée. On repréſentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

la fille d'un grand roi
Brûle d'un feu ſecret ſans honte & ſans effroi.

Tous les nouveaux acteurs eſſayaient leur talent dans le comte d'*Eſſex*, qui dit en rendant ſon épée;

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudiſſait à la reine *Eliçabeth* amoureuſe comme une fille de quinze ans, à l'âge de ſoixante & huit. Les loges s'extaſiaient quand elle diſait :

Il a trop, de ma bouche, il a trop, de mes yeux,
Appris, qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpère?
Ce qu'il faut qu'il eſpère! & qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer!

Ces énormes platitudes qui ſuffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour *Athalie* il n'en était pas queſtion; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie; une autre cabale enfin la reſſuſcita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit repréſenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France

régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impreſſion ſur les eſprits. Alors, le public paſſa de trente années d'indifférence au plus grand enthouſiaſme.

Malgré cet enthouſiaſme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raiſonneurs deſtitués de génie & de goût, qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'aviſent de peſer dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue St. Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées & patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit Français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII*, quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, & de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsbury* au ſortir d'une repréſentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, diſait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad ;* comment ? conſpirer contre ſa reine à laquelle il a fait ſerment d'obéiſſance ! La trahir par le plus lâche des menſonges en lui diſant qu'il y a de l'or dans ſa ſacriſtie, & qu'il lui donnera cet or ! La faire

enſuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux ſans forme de procès ! Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encor ſi *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. *Athalie* eſt une grand'mère de près de cent ans, le jeune *Joas* eſt ſon petit-fils, ſon unique héritier ; elle n'a plus de parens, ſon intérêt eſt de l'élever & de lui laiſſer la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'eſt une abſurdité inſupportable de ſuppoſer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'eſt pourtant ſur cette abſurdité que le fanatique *Joad* aſſaſſine ſa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puiſqu'il parle ainſi à ſa femme (à cette femme aſſez inutile dans la pièce) lorſqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eſt pas de ſa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous ſouffrez qu'il vous parle, & vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous vos pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent,
Ou que tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent !

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, & non moins content de l'acteur qui les ſupprima dans la repréſentation ſuivante. Je me ſentais une horreur inexprimable pour ce *Joad*;

je m'intéreſſais vivement à *Athalie*, je diſais, d'après vous-même,

Je pleure, hélas ! de la pauvre Athalie,
Si méchamment miſe à mort par Joad.

Car pourquoi ce Grand-Prêtre conſpire-t-il très-imprudemment contre la reine ? Pourquoi la trahit-il ? pourquoi l'égorge-t-il ? C'eſt apparemment pour régner lui-même ſous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que lui pourrait avoir la régence ſous un roi enfant, dont il eſt le maître.

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermine ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſang ſans horreurs ;* il dit à ſes prêtres :

Frappez & Tyriens & même Iſraélites.

Quel eſt le prétexte de cette boucherie ? C'eſt que les uns adorent DIEU ſous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres ſous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, eſt-ce là une raiſon pour maſſacrer ſes concitoyens, ſes parens, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'on faſſe une St. Barthelemi des hérétiques !

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exécration l'aſſaſſinat & les fureurs de *Joad*, que les livres Juifs, que toute la terre ſait être inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs

ſieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils diſent que l'un & l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui diſaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'aſſaſſiner *Athalie* que que votre jacobin *Clément* n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un prêtre qui aſſaſſine ſa reine ſans la ſanction d'un acte paſſé en parlement.

C'eſt peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une ſeule reine dans cette pièce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de ſpectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, ſi on ne joue point *Athalie* à Londres, c'eſt qu'il n'y a point aſſez d'action pour nous ; c'eſt que tout s'y paſſe en longs diſcours ; c'eſt que les quatre premiers actes entiers ſont des préparatifs ; c'eſt que *Joſabeth* & *Mathan* ſont des perſonnages peu agiſſans ; c'eſt que le grand mérite de cet ouvrage conſiſte dans l'extrême ſimplicité & dans l'élégance noble du ſtile. La ſimplicité n'eſt point du tout un mérite ſur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais ſont-elles en droit de vouloir nous empê-

cher d'avoir du plaiſir à notre manière ? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez ſoi. Pour la beauté de la verſification, elle ne ſe peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin*, *en longs habits de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux préſentant le ſel au Grand-Prêtre, ne feraient aucun effet ſur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées & fortement remuées.

Perſonne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, juſqu'au moment où la trahiſon du Grand-Prêtre éclate : car aſſurément on ne craint point qu'*Athalie* faſſe tuer le petit *Joas ;* elle n'en a nulle envie ; *elle veut l'élever comme ſon propre fils.* Il faut avouer que le Grand-Prêtre par ſes manœuvres & par ſa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conſerver : car en attirant la reine dans le temple ſous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet aſſaſſinat, pouvait-il s'aſſurer que le petit *Joas* ne ſerait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation, peut être fort inſipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponſe *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon Dieu que je ſers, vous ſervirez le vôtre ;
Ce ſont deux puiſſans Dieux,
Le petit Juif lui répond :
Il faut craindre le mien,
Lui ſeul eſt Dieu, Madame, & le vôtre n'eſt rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan !* Cette réponse ne signifie autre chose, sinon : J'ai raison & vous avez tort ; car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie ;* c'est pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas;* ils raisonnent ; mais les Français sentent ; il faut plaire à sa nation ; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable, que la présence de cet enfant & les discours touchans de *Joad* qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils,

nôtre. Les noms ſeul d'*Iſraël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment ſur cette tragédie je ne ſais quelle horreur religieuſe qui ſaiſit un grand nombre de ſpectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges ſacrés dont DIEU honora ſon peuple Juif ſous les deſcendans de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent ſon ſang, ſuivant la prédiction d'*Elie* & ſuivant le pſeaume 67: *Les chiens lécheront leur ſang...*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cens cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils ſont de faux prophètes, en faiſant conſommer ſon holocauſte d'un bœuf par le feu du ciel; & il fait égorger les quatre cens cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands ſignes de la puiſſance divine ſont retracés pompeuſement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première ſcène. Le pontife *Joad* lui-même prophétiſe & déclare que l'or ſera changé en plomb. Tout le ſublime de l'hiſtoire juive eſt répandu dans la pièce depuis le premier vers juſqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces ſecours divins; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux ſimples officiers, pleins d'honneur & de généroſité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'ordre des Dieux; la ſeule nature parle dans la pièce.

Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'eſt pas ſoûtenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie eſt ſi pure & ſi touchante, qu'elle a trouvé grace devant tous les eſprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes ſages & vertueuſes, on convient que c'eſt celui-ci. Il n'y a point de ſouverain à qui la terre entière n'applaudît avec tranſport ſi on lui entendait dire :

Je penſe en citoyen, j'agis en empereur,
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

Tout l'eſprit de la pièce eſt dans ces deux vers, tout y conſpire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus ſages, les ſouverains plus compatiſſans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encor de la ſaine morale, cabalaient en ſecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on oſe haſarder dans un ſiècle tel que le nôtre des alluſions ſi fauſſes & ſi ridicules. S'il y a peu de génie dans ce ſiècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raiſon très cultivée. Les honnêtes gens ne ſouffrent plus ces

allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière:* il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites *Le Tellier* & *Doucin*; qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal; que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il? Que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cens citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot? Il y eut un nommé *du Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII.*

Mais ſuppoſons encor qu'on pût imaginer quelque reſſemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquiſiteurs, il n'y aurait dans cette reſſemblance prétendue qu'une raiſon de plus d'élever des monumens à la gloire des miniſtres d'Eſpagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal ſanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie ſoit la ſatyre de l'inquiſition. Eh bien, béniſſez donc tous les parlemens de France qui ſe ſont conſtamment oppoſés à l'introduction de cette magiſtrature monſtrueuſe, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie & l'opprobre du genre humain. Vous cherchez des alluſions, adoptez donc celle qui ſe préſente ſi naturellement dans le clergé de France, compoſé en général d'hommes dont la vertu égale la naiſſance, & qui ne ſont point perſécuteurs.

Ces pontifes divins juſtement reſpectés
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.

Vous trouverez, ſi vous voulez, une reſſemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce roi ſage qui a ſu calmer des querelles eccléſiaſtiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du ſiècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raiſon à quiconque aurait la manie de vouloir enviſager le tableau

du tems préſent, dans une antiquité de quinze cens années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs Romains paraiſſait d'une conſéquence dangereuſe à quelques habitans des Gaules du dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force; ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sevère* dans *Polyeucte :*

J'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel eſt bien plus reſtreint dans des limites raiſonnables :

Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'état eſt toujours la première.

Auſſi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation univerſelle par-tout où la pièce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'Empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, ses confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte & qui adorent la Divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines; les plus absurdes délations devenir des convictions; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèze-majesté divine & humaine; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême (1); une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; & enfin les mœurs les plus bar-

(1) *Claude Guyon* exécuté en 1629, le 27 juillet, pour ce crime de lèze-majesté divine au premier chef.

bares étaler à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le ſein de la politeſſe & des plaiſirs. C'était malheureuſement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on eſt abſurde, plus on eſt intolérant & cruel : l'abſurdité a élevé plus d'échafauts qu'il n'y a eu de criminels. C'eſt l'abſurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier ;* c'eſt l'abſurdité ſans doute qui fut l'origine de la St. Barthelemi. Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme devient un animal féroce, les bœufs & les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ; commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

ACTEURS.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CÉSÈNE, ſon frère & ſon lieutenant.

ARZEMON, Parſis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, ſon fils.

ARZAME, ſa fille.

MEGATISE Guèbre, ſoldat de la garniſon.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ſes Officiers.

SOLDATS.

La ſcène eſt dans le château d'Apamée ſur l'Oronte en Syrie.

LES GUEBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

JE ſuis las de ſervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliſſement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de haſards
Prodigué votre ſang dans les camps des Céſars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant ſubalterne & lieutenant d'un prêtre?

Apamée à mes yeux eſt un ſéjour d'horreur.
J'eſpérais, près de vous, montrer quelque valeur,
Combattre ſous vos loix, ſuivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains à Pluton conſacrés
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raiſon s'en indigne, & mon honneur s'irrite,
De vous voir en ces lieux leur premier ſatellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes ſens ſont pénétrés;
Moins violent que vous je les ai dévorés.
Mais que faire? Et qui ſuis-je? Un ſoldat de fortune,
Sans ſoutiens, ſans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eſt trop bien confirmée.
Plus l'abus eſt antique, & plus il eſt ſacré.
Par nos derniers Céſars on l'a vu révéré.
De l'empire Perſan l'Oronte nous ſépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargés d'ans & d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eſt toujours légitime.
Le culte des Perſans à ſes yeux eſt un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconſtant, prompt à ſe révolter,
N'embraſſe aveuglément cette ſecte étrangère
A nos loix, à nos Dieux, à notre état contraire.

Il dit que la Syrie a porté dans ſon ſein
De vingt cultes nouveaux le dangereux eſſain.
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Céſars un jour la puiſſance ébranlée.
C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CÉSÈNE.

Il ſe trompe; un ſujet gouverné par l'honneur
Diſtingue en tous les tems l'état & ſa croyance.
Le trône avec l'autel n'eſt point dans la balance.
Mon cœur eſt à mes Dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! ſi des Perſans vous embraſſiez l'erreur,
Aux ſermens d'un tribun ſeriez-vous moins fidèle?
Seriez-vous moins vaillant? Auriez-vous moins de zèle?
Que Céſar à ſon gré ſe venge des Perſans;
Mais pourquoi, parmi nous, punir des innocens?
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniſtère
Que partage avec vous un ſénat ſanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je ſais qu'au capitole on a plus d'indulgence;
Mais le cœur en ces lieux ſe ferme à la clémence.
Dans ce ſénat ſanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai ſouvent amolli la dureté des loix;
Mais ces juges altiers conteſtent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CÉSÈNE.

Ah! laiſſons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déſerts

Du travail de mes mains chez un peuple ſauvage.
Plutôt que de ramper dans ce dur eſclavage.

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me ſens preſſer,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'eſpérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux ſoupçons de nos accuſateurs
Hélas! vous ſavez trop qu'en nos courſes premières
On nous vit des Perſans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeſſe un lien dangereux,
Un hymen clandeſtin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud ſaint par lui-même, eſt par nos loix impie.
C'eſt un crime d'état que la mort ſeule expie.
Et contre les Perſans Céſar envenimé,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSÈNE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu ſous les aigles Romaines?
Triſte ſort d'un ſoldat! docile meurtrier,
Il détruit ſa patrie & ſon propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le ſang humain! c'eſt donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.

Qui ſait ſi dans Emeſſe abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?
Nous étions commandés pour la deſtruction.
Le feu conſuma tout. Je vis notre maiſon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune.
Mais nos femmes, hélas ! nos enfans au berceau ;
Ma fille, votre fils, ſans vie & ſans tombeau !
Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables ?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables.
C'eſt d'avoir obéï quand il fallut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bûcher ;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des loix ſanguinaires
Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous ; & vous me connaiſſez ;
Mes remords par le tems ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat péſe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours ſur ma famille en cendre :
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver.
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conſume
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CÉSÈNE.

Pourquoi donc voulez-vous, de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice empoiſonner le cours ?

Rejetez un fardeau que ma gloire déteſte.
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai je jamais cette foule empreſſée
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,
Ces flots de courtiſans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs;
Et qui laiſſent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands, honteuſe & retirée?

CÉSÈNE.

N'importe, à ſes genoux il faudra nous jeter;
S'il eſt digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuſe, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'inſtant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah tyrans!

CÉSÈNE.

C'en eſt trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de ſéance au tribunal de ſang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang.
Si j'y dois aſſiſter, ce n'eſt qu'en votre abſence.
De votre miniſtère exercez la puiſſance.
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et ſi vous le pouvez, ſauvez les malheureux.

SCÈNE III.

IRADAN, le grand PRÊTRE de Pluton & ſes ſuivans; MÉGATISE, Soldats.

IRADAN.

MINISTRE de nos Dieux, quel ſujet vous attire?

LE GRAND-PRÊTRE.

Leur ſervice, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de Céſar.

IRADAN.

Je les reſpecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Perſans diſciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le ſoleil & blaſphémait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers Céſar lui-même,
Elle oſe mépriſer notre juſte anathême.
Vous devez avec nous prononcer ſon arrêt;
Le crime eſt avéré, ſon ſupplice eſt tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle eſt juſte, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ſes ſévérités....

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je.
On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le ſexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous ſommes à la fois & juges & témoins.

Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-Prêtre ;
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des Dieux la loi terrible & ſainte.
Elle exige de vous le reſpect & la crainte ;
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, ſur vous.

IRADAN.

Sur vous auſſi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres ſont les Dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous les ſervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je ſais quels ſont vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, juſtement reſpectés,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.

Jamais le ſang humain ne coula dans leurs temples.
Ils ſont des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux ſur-tout je pourrai commander,
N'eſpérez pas me nuire & me dépoſſéder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne ſe fait ici par des loix arbitraires :
Montez au tribunal, & ſiégez avec moi.
Vous, ſoldats, conduiſez, mais au nom de la loi,
La malheureuſe enfant dont je plains la détreſſe.
Ne l'intimidez point : reſpectez ſa jeuneſſe ;
Son ſexe, ſa diſgrace ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien ſur-tout d'inſulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puiſque Céſar le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

Céſar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME.

(*Iradan eſt placé entre le premier & le ſecond pontife.*)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, & reprenez vos ſens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refuſé vos hommages;
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point : ſon maintien, ſon ſilence
Sont aux Dieux, comme à nous, une nouvelle offenſe.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique & ſaint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime
Eſt dans ſa propre bouche. Elle en ſera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez : & ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſane : on peut de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née,
Quelle eſt votre famille & votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends graces, Seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur ſelon ma loi, la préfère à la vie ;
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

Ô vertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.

Il verra ſon erreur ; il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les aïrs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,
Ne ſont point les objets que mon culte enviſage;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage;
C'eſt au Dieu qui le fit; au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant & le perſécuteur;
Au Dieu dont la lumière eſt le premier ouvrage,
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes faibles portraits.
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.
Zoroaſtre embraſé des flammes d'un ſaint zèle
Nous enſeigna ce Dieu que vous méconnaiſſez,
Que par des Dieux ſans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la juſtice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle;
Il veut qu'on ſoit ſoumis aux loix de ſes parens,
Fidèle envers ſes rois, même envers ſes tyrans
Quand on leur a prêté ſerment d'obéiſſance;
Que l'on tremble ſur-tout d'opprimer l'innocence;

Qu'on garde la juſtice & qu'on ſoit indulgent ;
Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
Il veut que parmi nous l'amitié ſoit ſacrée.
Ce ſont là les devoirs qui nous ſont impoſés...
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, ſi vous l'oſez.

IRADAN.

Vous ne l'oſerez point : ſa candeur & ſon âge,
Sa naïve éloquence & ſur-tout ſon courage,
Adouciront en vous cette âpre auſtérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par ſa bouche & m'a trouvé ſenſible.
Je cède à cet empire, & mon cœur combattu,
En plaignant ſes erreurs, admire ſa vertu.
A ſes illuſions, ſi le ciel l'abandonne,
Le ciel peut ſe venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût Céſar me punir d'avoir trop émouſſé
Le fer ſacré des loix entre nos mains laiſſé,
J'abſous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne ſouffrirons pas qu'un ſoldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protége ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND-PRÊTRE.

Il faut ſavoir ſur-tout quel mortel l'a ſéduite,
Quel rebelle en ſecret la tient ſous ſa conduite ;
De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui ? moi ! j'expoſerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéïr, je ſerais parricide ?
Plus votre ordre eſt injuſte, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelle loi, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus : je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera.... Garde de nos priſons,
Tribun, c'eſt en vos mains que nous la remettons ;
C'eſt au nom de Céſar ; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien préſumer que vous ſerez fidelle
Aux loix de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

TOUT au nom de Céſar, & tout au nom des Dieux !
C'eſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables.
O pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables !

Vous, jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
Vous me voyez chargé d'un funeſte devoir :
Ma place eſt rigoureuſe, & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un ſoldat vous abſout & veut vous ſécourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les ſoutient ; leur ordre ſanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eſt plus ſenſible à votre humanité,
Qu'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

Vous pourriez déſarmer leur barbare injuſtice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur ;
J'oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir ; & j'ai peine à comprendre
Tant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres oppoſés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un ſupplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penſer comme eux !

Pardonnez cette plainte, elle eſt trop excuſable :
Je n'en ſaurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainſi vous ſurmontez vos mortelles alarmes,
Vous, ſi jeune & ſi faible ! & je verſe des larmes ;
Je pleure, & d'un œil ſec vous voyez le trépas !
Non, malheureuſe enfant ; vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace.
De vos perſécuteurs je braverai l'audace.
Laiſſez-moi ſeulement parler à vos parens ;
Qui ſont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans ;
Sans dignité, ſans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainſi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur ;
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le ſilence,
Quand de mes oppreſſeurs la barbare inſolence
Voulaient que mes parens leur fuſſent décelés.
Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous parlez.

Mon père eſt Arzémon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit ſa deſtinée :
A peine je l'ai vue ; & tout ce qu'on m'a dit,
C'eſt qu'un chagrin mortel accablait ſon eſprit :
Le ciel permet encor que le mien s'en ſouvienne.
Elle mouillait de pleurs & ſa couche & la mienne.
Je naquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans ſa religion,
Je n'en connus point d'autre ; elle eſt ſimple ; elle eſt pure ;
C'eſt un préſent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel ! ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette ame ſi belle étendez vos bontés ! . . .
Mais parlez, votre père eſt-il dans Apamée ?

ARZAME.

Non, Seigneur, de Céſar il a ſuivi l'armée :
Il apporte en ſon camp les fruits de ſes jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arroſai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, ſont ſimples & ruſtiques.

IRADAN.

Reſtes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainſi vécu ! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreſſans !
Vivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
J'en atteſte cet aſtre & ſa lumière pure,

Lui par qui je vous vois & que vous révérez ;
S'il eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés ;
Et je perdrai ma place avant qu'en ſa furie
La main du fanatiſme attente à votre vie. . . .
Vous la ſuivrez, ſoldats : mais c'eſt pour obſerver
Si ces prêtres cruels oſeraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez ſa défenſe.
Il eſt beau de mourir pour ſauver l'innocence ;
Allez.

ARZAME.

Ah ! c'en eſt trop : mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous prenez !
Modérez ces bontés d'un ſauveur & d'un père.

SCÈNE VI.

IRADAN *ſeul.*

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouverain ;
Je crains mes ſoldats même ; & ce terrible frain,
Ce frain que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge,
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris ;

Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime ;
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime.
O ſuperſtition ! que tu me fais trembler !
Miniſtres de Pluton, qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, & comme eux inflexibles ;
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez terribles.
Un ſentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend ſa défenſe & m'en fait un devoir ;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité ;
Et je ſers contre vous le Dieu de la bonté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Ce que vous m'apprenez de ſa ſimple innocence,
De ſa grandeur modeſte & de ſa patience,
Me ſaiſit de reſpect & redouble l'horreur
Que ſent un cœur bien né pour le perſécuteur.
Quelle injuſtice, ô ciel ! & quelles loix ſiniſtres !
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour miniſtres ?
Numa qui leur donna des préceptes ſi ſaints,
Les avait-il créés pour frapper les humains !
Alors ils conſolaient la nature affligée.
Que les tems ſont divers ! que la terre eſt changée ! . . .
Ah ! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dreſſer mes cheveux.

IRADAN.

Pour la ſeconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur & des Dieux qu'on révère.

Ils les ont fait parler avec tant de hauteur ;
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires ;
Tant atteſté le ciel & leurs loix ſanguinaires,
Que mes ſoldats tremblans & vaincus par ces loix,
Ont baiſſé leurs regards au ſeul ſon de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du Tartare
Avancent fièrement, & d'une main barbare
Ils ſaiſiſſent ſoudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant ſi ſublime (*Arzame*, c'eſt ſon nom).
Ils la traînaient déjà : quelques ſoldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance ſur eux, je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez, hommes de ſang, arrêtez, inhumains,
Tremblez, elle eſt Romaine, en ces lieux elle eſt née,
Je la prends pour épouſe. O Dieux de l'hyménée !
Dieux de ces ſacrés nœuds, Dieux clémens que je ſers,
Je triomphe avec vous des monſtres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte à ces mots ſe lève & m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie & reſtent éperdus.
Vous ſavez, ai-je dit, que nos loix ſouveraines
Des ſaints nœuds de l'hymen ont conſacré les chaînes.
Que nul n'oſe porter ſa téméraire main
Sur l'auguſte moitié d'un citoyen Romain ;

Je le ſuis : reſpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
Mais bientôt revenus de leur ſtupidité,
Reprenant leur audace & leur atrocité,
Leur bouche oſe crier à la fraude, au parjure.
Cet hymen, diſent-ils, n'eſt qu'un jeu d'impoſture,
Une offenſe à Céſar, une inſulte aux autels ;
Je n'en ai point tiſſu les liens ſolennels,
Ce n'eſt qu'un artifice indigne & puniſſable....
Je vais donc le former cet hymen reſpectable.
Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas :
Il ſauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux Dieux auſſi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime ;
Et qui par ſa vertu, plus que par ſa beauté,
Eſt l'image à mes yeux de la divinité.

CÉSÈNE.

Qui ? moi ! ſi je l'approuve ! ah ! mon ami, mon frère,
Je ſens que cet hymen eſt juſte & néceſſaire.
Après l'avoir promis, ſi, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliſſiez pas vos deſſeins généreux,
Je vous croirais parjure, & vous ſeriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour ſon ſupplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang :
Obſcurément puiſé la ſource de ſon ſang.

Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougiſ-
ſent ?
Ses graces, ſa vertu, ſon péril l'ennobliſſent.
Dégagez vos ſermens, preſſez ce nœud ſacré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'eſt point là ſans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire ;
La magnanimité forme ces ſacrés nœuds ;
Ils conſolent la terre, ils ſont bénis des cieux ;
Le fanatiſme en tremble. Arrachez à ſa rage
L'objet, le digne objet de votre juſte hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud ſolennel,
Les témoins, le feſtin, les préſens & l'autel.
Je veux qu'il s'accompliſſe aux yeux des tyrans
même,
Dont la voix infernale inſulte à ce que j'aime.
(*A des ſuivans.*)
Qu'on la faſſe venir.... Mon frère, demeurez,
Digne & premier témoin de mes ſermens ſacrés.
La voici.

CÉSÈNE.

Son aſpect déjà vous juſtifie.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

IRADAN.

ARZAME, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie ;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des Dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, & qui vous eſt utile ;
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt
aſile ;
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance ;
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même tems ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère. Il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaiſance
Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaiſſance.

Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père!
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en ſecret à ma voix.

CÉSÈNE.

Je me retire, Arzame, & mes mains empreſſées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de ſon bonheur,
Je partage le vôtre, & vois en vous ma ſœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

BELLE & modeſte Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon ame,
Ils ſont à moi, parlez, tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémiſſant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,

Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah ! que me dites-vous , & quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe ;
Ces tyrans confondus ſauront nous reſpecter.

ARZAME.

Juſte Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté ſi noble , une ardeur ſi touchante !

IRADAN.

Je m'honore moi-même, & ma gloire eſt contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eſt trop. . . . Bornez-vous, Seigneur , à la pitié.
Mais daignez m'aſſurer qu'un ſecret qui vous touche
Ne ſortira jamais de votre auguſte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien. . . .

IRADAN.

Vous ſemblez héſiter,
Et vos regards ſur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui ſoupire.

ARZAME.

Écoutez , s'il ſe peut , ce que je dois vous dire.
Vous ne connaiſſez pas la loi que nous ſuivons ;
Elle peut être horrible aux autres nations ;

La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui sont un sacrilége aux régards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;
Et veut que ces liens par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, Seigneur, & je l'aime;
Mon père à son retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère;
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue,
De cet affreux ſecret je ſuis trop offenſé :
Mon cœur le gardera .... mais ce cœur eſt percé.
Allez ; je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me ſouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je ſuis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous ſait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant myſtère.
Votre eſprit eſt trompé, mais votre ame eſt ſincère.
Je ſuis épouvanté, confus, humilié ;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus, mais je vous ſers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juſte courroux,
Puiſque je dois mourir, c'eſt de mourir par vous ;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ſes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
Bénira juſqu'au bout cette main bienfaiſante.

IRADAN.

Allez, n'eſpérez pas, dans votre aveuglement ;
Arracher de mon ame un tel conſentement.

Par le pouvoir ſecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous, toute ingrate & coupable : . . .
Vos nœuds me font horreur; & dans mon déſeſpoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une ſi chère vue;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me conſole encor quand il eſt offenſé.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

MON frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent,
Les prêtreſſes d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſièrement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSÈNE.

Comment ! quel changement, quels déſaſtres nouveaux !
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue :
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue !

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'ymen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CÉSÈNE.

Ô ciel !
Dans quel contentement je parais cet autel !
Combien je chériſſais cet heureux miniſtère !
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère !

ARZAME.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSÈNE.

Que dites-vous ?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poſte funeſte,
A ce rang avili qu'avec vous je déteſte,
A tous ces vains honneurs d'un ſoldat détrompé;
Trop baſſe ambition dont j'étais occupé !
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre.

Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout eſt fini pour nous : ſans eſpoir ſur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon eſprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient conſolé ;
Ils ſont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels deſſeins !
Vous laiſſeriez Arzame à ſes vils aſſaſſins,
A ſes bourreaux ? Qui ? Vous !

IRADAN.

Arrêtez, peut-on croire
D'un ſoldat, de ſon frère, une action ſi noire !
Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la ſauver.
Mes ſermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'offenſez.

ARZAME.

Ô ciel ! ô freres généreux !
Dans quel ſaiſiſſement vous me jetez tous deux !
Hélas ! vous diſputez pour une malheureuſe.
Laiſſez-moi terminer ma deſtinée affreuſe.
Vous en voulez trop faire, & trop ſacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon ſang doit les payer.

SCÈNE V.

Les perſonnages précédens, les PRÊTRES de Pluton; Soldats.

LE GRAND-PRÊTRE.

EST-CE ainſi qu'on inſulte à nos loix vengeresſes,
Qu'on trahit hautement la foi de ſes promeſſes,
Qu'on oſe ſe jouer avec impunité
Du pouvoir ſouverain par vous-même atteſté?
Voilà donc cet hymen & ce nœud ſi propice
Qui devait de Céſar enchaîner la juſtice,
Ce citoyen Romain qui penſait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà Céſar inſtruit connaît votre impoſture.
Nous venons en ſon nom réparer ſon injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève ſoudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saiſiſſez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN (*aux Soldats.*)

Ingrats!

CÉSÈNE.

Troupe inſolente!..
Arrêtez!... devant moi qu'un de vous ſe préſente,

Qu'il l'oſe ; au moment même, il mourra des mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils aſſaſſins ;
Vous n'êtes plus ſoldats quand vous ſervez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les Dieux, Céſar & nous, ſoldats, voilà vos maîtres.

CÉSÈNE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet aſile à vos malheurs donné.

CÉSÈNE.

Ne craignez rien.

ARZAME (*en ſe retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémiſſez, infidelles,
Céſar vient, il ſait tout, il punit les rebelles.
D'une ſecte proſcrite indignes partiſans,
De complots ténébreux coupables artiſans,
Qui deviez devant moi, le front dans la pouſſière,
Abaiſſer en tremblant votre inſolence altière,
Qui parlez de pitié, de juſtice & de loix,
Quand le courroux des Dieux parle ici par ma voix ;

Qui mépriſez mon rang, qui bravez ma puiſſance;
Vous appelez la foudre : & c'eſt moi qui la lan[illegible]

SCÈNE VI.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront ſans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle eſt juſte, mon frère, & qu'elle eſt impuiſſante !
Ils ont pour les défendre & pour nous accabler
Céſar qu'ils ont ſéduit, & Dieu qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui, mais ſauvons Arzame.

IRADAN.

Écoutez : Apamée
Touche aux états Perſans : la ville eſt déſarmée :
Les ſoldats de ce fort ne ſont point contre moi;
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.

Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure;
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
Enfin, promettez tout: je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entre elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers;
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSÈNE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCÈNE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON, *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O MORT, ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils marrachent le cœur....

Où

Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme : eſt-il un ſatellite
Que ces juges ſanglans ſe preſſent d'envoyer
Pour obſerver ces lieux & pour nous épier ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah !... la connaiſſez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle : que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare...
La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels...
Arzame ! chère Arzame ! ... Ah ! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé !

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes ;
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
Les traits que la nature imprima ſur ſon front ;
Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête ;
Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés !
Dans quels lieux les deſtins les ont-ils amenés !..
Toi, le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, ton regard ſévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :
Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

Ô rigueurs tyranniques !
Ce ſont vos cruautés qui font les fanatiques...
Écoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux ſont remplis de miniſtres de mort.
Je te protégerai : réſous-toi de me ſuivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre ;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis... Ah ! Seigneur, pardonnez
A mes ſens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, ſont en votre puiſſance,
Et l'on y traîne ainſi la timide innocence ?

Vos eſclaves Romains de leurs bras criminels,
Ont arraché ma ſœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma ſœur eſt menacée.
Vous la perſécutez !

IRADAN.

Va, ton ame eſt bleſſée
Par les illuſions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un perſécuteur.
Et ſur elle & ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas ! dois-je y compter ? .... daignez donc me la rendre.
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un ſort funeſte !
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reſte.
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres preſſans.
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

Ô malheureux enfans !
Quel ſort les entraîna dans ces lieux qu'on déteſte ?
De l'une j'admirais la fermeté modeſte,
Sa réſignation, ſa grace, ſa candeur.
L'autre accroît ma pitié, même par ſa fureur.
Un Dieu veut les ſauver, il les conduit ſans doute ;
Ce Dieu parle à mon cœur ; il parle & je l'écoute.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

JE marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe!
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains!

MÉGATISE.

Pardonne à ma faibleſſe,
L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel & vil! mépriſable eſclavage!
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis,

MÉGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'eſt rien que j'eſpère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu ? Le tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport ?

MÉGATISE.

Ah ! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promeſſe.
Je connais Iradan, je ſais que, dans Emeſſe,
Amant d'une Perſane, il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt, déſolant ſon pays,
Sur un ordre du prince il détruiſit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un aſile.
Oui, les chefs, les ſoldats à nuire condamnés
Font toujours tous les maux qui leur ſont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop ſenſible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toujours chancelante !
L'autre eſt prête à tremper ſa main vile & ſanglante
Dans ce cœur ſi chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de ſon ſang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grace au ſort qui nous protége ;
On ne commettra point ce meurtre ſacrilége.
Iradan la ſoutient de ſon bras protecteur ;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'eſt plus de victime.
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penſes que pour toi, bravant ſes ſouverains,
Il haſarde ſa perte ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure ;
Ma ſœur ne le croit point capable d'impoſture ;
En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit? de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés!

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit, dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'eſt pas poſſible : on n'eſt pas ſi cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſène, ce traître
Trafique de ſa vie, & la vend au grand-prêtre.
J'ai vû, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs !... Que m'as-tu dit ?

MÉGATISE.

L'horrible vérité,
Hélas ! elle eſt publique : & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ô monſtres ! ô forfaits... Mais non, je doute encore...
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre & jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait en effet me dire : il nous trahit.

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Déteſtables humains ! quoi ! ce même Iradan !...
Si fier, ſi généreux !

MÉGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan !

Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à
ſon maître,
Ne ſe chargeât des noms de barbare & de traître;

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je ſauver Arzame?

MÉGATISE.

En ce ſéjour d'effroi;
Je t'offre mon épée, & ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête;
De l'horrible bûcher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....
(*L'arrêtant.*)
Où cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander?

MÉGATISE.

Crains tes emportemens: j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie!

MÉGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'eſt elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!
Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas:

LE JEUNE ARZÉMON.

Écoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur,
Iradan.

SCÈNE II.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher eſpoir de mon cœur,
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature...
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'eſt là Mégatiſe!.. En croirai-je mes yeux!
Un ignicole, un Guèbre eſt ſoldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il eſt trop vrai, ma ſœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte!

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte!

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout eſt prêt pour la fuite :
Des fidèles ſoldats marchent à notre ſuite.
Mégatiſe en eſt-il ?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'eſt tout ce que je puis. Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire
Obſcurcit tes regards de larmes inondés !

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi ? Céſène, Iradan ! ... De grace, répondez :
Où ſont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils ſont près du grand-prêtre.

ARZÉMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

ARZÉMON.

Ils tardent bien long tems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZÉMON (*ſe jetant dans les bras de Mégatiſe.*)

Cher ami, c'en eſt fait, tout eſt donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi! la crainte encor ſur ton front ſe déploie,
Quand l'eſpoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorſque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour ſauver nos jours il haſarde ſa vie,
Qu'il ſe trahit lui-même & qu'il ſe ſacrifie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,
Mon frère; elle eſt injuſte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma ſœur
Pardonne; écoute au moins: Mégatiſe eſt fidèle,
Notre culte eſt le ſien, je réponds de ſon zèle,
C'eſt un frère; à ſes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels ſentimens ſecrets ce Romain nous conſerve?
Il paraiſſait troublé, tu t'en ſouviens: obſerve,
Rappelle, en ton eſprit, juſqu'aux moindres diſcours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de Céſar, de toi-même,
Des loix que nous ſuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder ;
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verſer des poiſons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verſerai, peut-être, en oſant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puiſque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalouſie ;
Tu ne la connais point. Un ſentiment ſi bas
Bleſſe le nœud d'hymen & ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un ſoin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis déſobéir ſans crime....
J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuſer,
M'a préſenté ſa main que j'ai dû refuſer.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa pourſuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.

Il a ſu les ſecrets de ma religion,
Et de tous mes devois & de ma paſſion.
Par de profonds reſpects, par un aveu ſincère,
J'ai repouſſé l'honneur qu'il prétendait me faire;
A ſes empreſſemens j'ai mis ce frein ſacré;
Ce ſecret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché : mais crains d'un faire uſage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève; il a donc ſu ce ſerment qui m'engage;
Qui rejoint par nos loix le frère avec ſa ſœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud ſi ſaint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON *à Mégatiſe.*

C'eſt aſſez, je vois tout : le barbare! il ſe venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ſes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre ſainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces ſanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah! ma ſœur!... c'en eſt fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures!

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui? moi!... Ciel!... Iradan.

ARZAMN.

Pourrais-tu ſoupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu ſi barbare...
Parmi tant d'ennemis... aiſément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur eſt effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu ſors!.. demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami; veille ſur elle... ô tendreſſe! ô nature!...

(*Avec fureur.*)

Que vais-je faire? Ah, Dieu!... vengeance, entends ma voix!

(*Il embraſſe ſa ſœur en pleurant.*)

Je t'embraſſe, ma ſœur, pour la dernière fois.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

ARRÊTE !... Que veut-il ? qu'eſt-ce donc qu'il prépare ?
De ſa tremblante ſœur faut-il qu'il ſe ſépare ?
Et dans quel tems, grand Dieu !... qu'en peux-tu ſoupçonner ?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le ſort veut s'obſtiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont ſuivie.

MÉGATISE.

Puiſſe le juſte ciel veiller ſur votre vie !

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je ſuis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuiſe aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Aſſez infortuné pour ſervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myſtères affreux.

MÉGATISE.

Hélas ! en tous les tems leurs complots ſont à craindre :
Céſar les favoriſe, ils ont ſu le contraindre

A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter ?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance ?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence,
Bientôt l'infortuné pèſe à ſon protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur ;
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir.... Grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre !
Quels mouvemens ſoudains, & quels horribles cris !

SCÈNE IV.

ARZAME, MÉGATISE, CESÈNE, Soldats ; le jeune ARZEMON *enchaîné.*

CESÈNE.

QU'ON le traîne à ma ſuite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

Ô ciel !

MÉGATISE.

Malheureux !

ARZAME (*tombe ſur une banquette.*)

Je me meurs!

CESÈNE.

Femme ingrate! eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs!

ARZAME (*ſe relevant.*)

Comment! que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESÈNE.

Le monſtre!... quoi! plonger une main ſanguinaire,
Dans le ſein de ſon maître & de ſon bienfaiteur,
Frapper, aſſaſſiner votre libérateur!
A mes yeux, dans mes bras, un coup ſi déteſtable,
Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'eſt plus?

CESÈNE.

Les dieux, les juſtes dieux
N'ont pas livré ſa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu ſa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je reſpire un moment.

CESÈNE (*aux Soldats.*)

Soldats, qui me ſuivez;
Déployez les tourmens qui lui ſont réſervés....
Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice!
(*Montrant Mégatiſe.*)
Eſt-ce ta ſœur, ou lui?...parle, avant ton ſupplice...
Tu ne me réponds rien.. Quoi! lorſqu'en ta faveur
Nous offenſions, hélas! nos dieux, notre empereur,

Quand nos ſoins redoublés & l'art le plus pénible,
Trompaient, pour te ſauver, ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce ſéjour d'effroi,
Nous expoſions nos jours & pour elle & pour toi;
De nos bontés, grand Dieu, voilà donc le ſalaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eſt formé?
S'il en eſt un plus grand, c'eſt de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (*à Cesène.*)

A la fin je retrouve un reſte de lumière.....
La nuit s'eſt diſſipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot: j'oſe t'interroger....
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma ſœur à ce grand-prêtre?

CESÈNE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le ſang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il ſuffit: je me jette à tes pieds que j'embraſſe.
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'eſt d'épuiſer ſur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans:
Je les ai mérités: ton courroux légitime
Ne ſaurait égaler mes remords & mon crime.

CESÈNE.

Soldats, qui l'entendez, je le laiſſe en vos mains,
Soyons juſtes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me ſuffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite,
Mais joignez-y ſa ſœur, elle eſt déjà proſcrite.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
Je ſuis ſa ſœur, ſa femme, & cette mort m'eſt due.

MÉGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix ſoit entendue.
C'eſt moi qui dois mourir, c'eſt moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté....
Seigneur, je vous ai vu dans ce ſéjour du crime,
Aux tyrans aſſemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penſer
Que vous la promettiez pour les mieux abuſer?
Je ſuis Guèbre & groſſier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien inſtruit; il en a pris vengeance.
La faute en eſt à vous, vous qui le protégez.
Votre frère eſt vivant, peſez tout, & jugez.

CESÈNE.

Va; dans ce jour de ſang, je juge que nous ſommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triſte maiſon,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahiſon;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en eſt pas moins ſenſible à ton cruel deſtin.
Mes pleurs coulent ſur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut te ſouſtraire
Mais je te pleure encor en punifſant ton frère.

(*Aux Soldats.*)

Revolons près du mien, ſecondons les ſecours
Qui raniment encor ſes déplorables jours.

SCÈNE V.

ARZAME *ſeule.*

DANS ſa juſte colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère, il eſt tems que je meure,
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot; j'oſe t'interroger....
Ou par l'arrêt ſanglant de mes perſécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs.....
Ô mort! ô deſtinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Etre immenſe & parfait, ſeul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité?
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage?
La nature eſt ta fille, & l'homme eſt ton image!
Arimane a-t-il pu défigurer ſes traits,
Et créer le malheur, ainſi que les forfaits!
Eſt-il ton ennemi? Que ſa puiſſance affreuſe
Arrache donc la vie à cette malheureuſe.
J'eſpère encore en toi; j'eſpère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon ſort.

Oui, je naquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit, je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaiſant qui corrompit ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
Par lui perſécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton ſein les horreurs de ma vie ;
Il en eſt une heureuſe, & je veux y courir :
C'eſt pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieil ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

TU gardes cette porte & tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront, toi, Mégatiſe !

MÉGATISE.

Hélas !
Triſte & cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié ?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injuſtices ;
Crains ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices.
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans :
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où ſont mes chers enfans ?

MÉGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril eſt extrême.
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe ; je prétends faire un dernier effort ;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce paſſage ?

MÉGATISE.

C'eſt lui-même, il eſt vrai ; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il eſt bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuſerait une ſimple audience ?

MÉGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que Céſar m'admet en ſa préſence ;
Qu'il daigne me parler ?

MÉGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaiſſent quelquefois.
Ils redoutent des grands le ſéduiſant langage,
Leur baſſeſſe orgueilleuſe & leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur ſombre majeſté,
Ils aiment à ſourire à la ſimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préſens dont mon art embellit la nature.

Ce gouverneur ſuperbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ſes mains préſenté?

MÉGATISE.

Quoi! tu ne ſais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je ſais qu'ici tout m'intimide.
Que l'inhumanité, la perſécution
Menacent mes enfans & ma religion.
C'eſt ce que tu m'as dit, c'eſt ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... ſon intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes ſoins obſtinés
La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

Quel diſcours effroyable! explique-toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eſt expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils, vient de l'aſſaſſiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

Ô Soleil! ô mon Dieu! ſoutenez ma vieilleſſe!
Qui? lui! ce malheureux, porter ſa main traîtreſſe

Sur

Sur qui ! ... Pour un tel crime ai-je pu l'élever.

MÉGATISE.

Vois quel tems tu prenais, rien ne le peut ſauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

Ô comble de l'horreur ! hélas ! dans ſon enfance
J'avais cru de ſes ſens calmer la violence ;
Il était bon, ſenſible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé ! quel crime !... ah, malheureux !

MÉGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux & voiſins du trépas !
Ce ſoleil dont mes yeux, appeſantis par l'âge,
Aperçoivent à peine une infidèle image ?
Ces vains reſtes d'un ſang déjà froid & glacé ?
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout eſt paſſé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure ;
Reſpecte d'Iradan la triſte & dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MÉGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empreſſé
Reſpecte plus le ſang que ton fils a verſé.
Attends, qu'on ſache au moins ſi, malgré ſa bleſſure,
Il reſte aſſez de force encor à la nature,
Pour qu'il lui ſoit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment!

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te déſarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il eſt mourant,
Et ſon frère eſt témoin de ſon dernier moment.
Cache-toi, je viendrai te parler & t'inſtruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as ſu conduire,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaiſſer ſur nous tes regards paternels.

SCÈNE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé ſur* CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

MÉGATISE, aide-nous, donne un ſiége à mon frère,
A peine il ſe ſoutient, mais il vit; & j'eſpère
Que malgré ſa bleſſure & ſon ſang répandu,
Par les bontés du ciel il nous ſera rendu.

IRADAN (*à Mégatiſe.*)

Donne, ne pleure point.

CÉSÈNE (*à Mégatiſe*)

Veille ſur cette porte;
Et prends garde ſur-tout qu'aucun n'entre & ne ſorte.

(*A Iradan.*) (*Mégatiſe ſort.*)

Prends un peu de repos néceſſaire à tes ſens;
Laiſſe-nous ranimer tes eſprits languiſſans.
Trop de ſoin te tourmente avec tant de faibleſſe.

IRADAN.

Ah! Céſène, au prétoire on veut que je paraiſſe!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offenſé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois bleſſé.
Notre ennemi l'emporte, & déjà le prétoire
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire;

Le puiſſant eſt toujours des grands favoriſé.
Ils ſe maintiennent tous, le faible eſt écraſé :
Ils ſont maîtres des loix dont ils ſont interprêtes ;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches ſont muettes,
On leur donne le droit de juges ſouverains ;
L'autorité réſide en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CÉSÈNE.

Et pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obſcur qui t'oſe aſſaſſiner ?

IRADAN.

Ah ! qu'il vive.

CÉSÈNE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
Sous le nom de guerriers, nous devenons eſclaves.
Il n'eſt plus tems de fuir ce ſéjour malheureux,
Véritable priſon qui nous retient tous deux.
Céſar eſt arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'eſt plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres ſanglans excitent dans mon cœur.
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur ſang, d'y laver ta bleſſure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
C'eſt ton lâche aſſaſſin que nous devons punir.
Et puiſqu'il faut le dire, indigné de ſon crime,
Aux ſacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta ſûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il eſt Guèbre, il ſuffit, Céſar te punirait.

IRADAN.

Je ne ſais ; mais ſa mort en augmentant mes peines,
Semble glacer le ſang qui reſte dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

ARZAME (*ſe jetant à genoux.*)

DANS ma honte, Seigneur, & dans mon déſeſpoir
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le ſens ; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CÉSÈNE (*la relevant.*)

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplice,
Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez juſtice ;
Et vous me demandez ce que je veux ! ... La mort,
La mort, vous le ſavez.

CÉSÈNE.

Va ; ſon funeſte ſort

Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien, je veillerai sur tes jours innocens;
C'est tout ce que je puis, compte sur mes sermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur:
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis: votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, & si votre courage,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte & mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CÉSÈNE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens & crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

VIENT-ON nous demander le ſang de ce coupable ?

MÉGATISE.

Rien encor n'a paru.

CÉSÈNE.

Son ſupplice équitable
Pourrait de nos tyrans déſarmer la fureur.

ARZAME.

Ils ſeraient plus tyrans s'ils épargnaient ſa ſœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard dans ſa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embraſſer vos pieds.
A ſes cris, à ſes yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande ?

IRADAN.

Une grace ! qui ? moi !

CÉSÈNE.

Que veut-il ? qu'il attende,
Qu'il reſpecte l'horreur de ces affreux momens ;
Il faut que je vous venge. Allons, il en eſt tems.

ARZAME.

Ciel ! déjà !

CÉSÈNE.

Rejetez ſa prière indiſcrette.

IRADAN.

Mon frère, la faibleſſe où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler,
Ne peut être ſans doute ignoré de perſonne :
Et puiſque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puiſque mon ſort le touche, il vient pour me ſervir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le faſſe venir.

SCÈNE V.

Les perſonnages précédens, (*Mégatiſe s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte.*)

MÉGATISE (*à Arzémon.*)

LA bonté d'Iradan ſe rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juſte ciel !... Ah ! mon père !

A mes derniers momens, quel dieu vient vous offrir !
Et que venez-vous faire en ces lieux ?

LE VIEIL ARZÉMON.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains ! que ton fils eſt coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perſécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils ſont ſeuls condamnables :
Ceux qui forcent au crime en ſont les ſeuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène ſur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique !
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour !
Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible jour !

SCÈNE VI.

Les perſonnages précédens, le jeune ARZÉMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZÉMON.

HÉLAS ! après mon crime, il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieilleſſe & le ſang ;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de ſon vertueux frère ;
Devant vous, ô ma ſœur ! dont la juſte colère,
Les charmes, la terreur, & les ſens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZÉMON (*les regardant tous.*)

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des conſolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en ſera jamais après ce coup affreux.

CÉSÈNE.

Qui ? . . . toi nous conſoler ! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta ſouvent des larmes bien cruelles ;
Et vous allez peut-être en verſer de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels diſcours étonnans !

CÉSÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes ſombres retraites
Le lieu, le nouveau poſte & le rang où vous êtes !
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

CÉSÈNE.

En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les loix le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneur, écoutez-moi. . . ;
Il vous ſouvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Perſans dans Emeſſe enflammée.

IRADAN.

S'il m'en ſouvient, grands Dieux !

CÉSÈNE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, Seigneur, & j'abhorre
Ce mercenaire uſage & ces hommes cruels
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je naquis vers Emeſſe, & depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un hymen bien funeſte.
Vous engagea tous deux.

CÉSÈNE.

O ſort que je déteſte!
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les ſais mieux que vous : ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée :
La mère de l'un d'eux y périt écraſée;
Et l'autre ſut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CÉSÈNE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux reſpire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas ! vous ſaurez tout : je dois d'abord vous dire,
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obſcur ſentier ;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontière
Le ſort la conduiſit ſous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du ſort abandonné,
Je diviſai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; & mon ſenſible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas beſoin d'elle.

CÉSÈNE.

Eh quoi ! privé de biens, tu nourris l'étranger !
Et Céſar nous opprime, ou nous laiſſe égorger !

IRADAN (*ſe ſoulevant un peu.*)

Que devint cette femme ? . . . ô Dieu de la juſtice !
Ainſi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obſcure elle a langui deux ans.
Le chagrin deſſéchait la fleur de ſon printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut ; je fermai ſa paupière ;
Elle me fit jurer à ſon heure dernière
D'élever ſes enfans dans ſa religion.
J'obéis. Mon devoir & ma compaſſion

Sous les yeux de Dieu ſeul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaiſſance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CÉSÈNE.

O deſtins !

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CÉSÈNE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi, je crains, ma ſœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O Dieux ! que dois-je croire ?

CÉSÈNE.

Ah ! ſi la vérité t'a dicté cette hiſtoire,
Pourrais-tu nous donner, après de tels récits,
Quelque éclairciſſement ſur ma fille & ſon fils ?
N'as-tu point conſervé quelque heureux témoignage ?
Quelque indice du moins !

LE VIEIL ARZÉMON (*à Iradan.*)

Reconnaiſſez ce gage

D'un malheur ſans exemple & de la vérité.
C'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*Il donne la lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis ;
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère ; prens, lis.

CÉSÈNE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe : ô ſacré caractère !
(*Il montre la lettre à Iradan.*)
Embraſſe ton cher fils ; Arzame eſt à ton frère.

IRADAN (*prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes le jeune Arzémon qui ſe couvre le viſage.*)

Voilà mon fils, ta fille, & tout eſt découvert.

ARZAME (*à Céſène qui l'embraſſe.*)

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon ſang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZÉMON (*ſe jetant aux genoux d'Iradan.*)

Du nom de père, hélas ! oſai-je vous nommer ?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier : je ſuis un parricide !

IRADAN (*se relevant & l'embraſſant.*)

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CÉSÈNE.

Que j'étais aveuglé !
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé :
Les bourreaux l'attendaient.... quel bruit ſe fait entendre ?
Nos tyrans à nos yeux oſeraient-ils ſe rendre ?

MÉGATISE (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au pontife eſt venu.

CÉSÈNE.

Eſt-ce un arrêt de mort ?

MÉGATISE.

Il ne m'eſt pas connu.
Mais les prêtres voulaient des nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels !

CÉSÈNE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MÉGATISE.

Je ſais qu'ils ont proſcrit ce généreux vieillard,
Et le frère & la ſœur.

CÉSÈNE.

Ô juſtice ! ô Céſar !
Vous pouvez le ſouffrir ! le trône s'humilie
Juſqu'à laiſſer régner ce miniſtère impie ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monſtres ont conduit ce bras qui s'eſt trompé.
J'en étais incapable ; eux ſeuls vous ont frappé.

J'expirai dans leur ſang mon crime involontaire....
Déchirons ces ſerpens dans leur ſanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-tems abuſés
Par ce pouvoir affreux dont ils ſont écraſés.
Que l'empereur après ordonne mon ſupplice,
Il n'en jouira pas, & j'aurai fait juſtice.
Il me retrouvera, mais mort, enſeveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton déſeſpoir, contiens ta violence :
Elle a coûté trop cher; un reſte d'eſpérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le deſtin paraît las de nous perſécuter.
Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triſte famille
Pour la frapper enſemble, & pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le ſait !

IRADAN.

A Céſar que ne puis-je parler ?
Je ne puis rien, je ſens que ma force s'affaiſſe.
Tant de ſoins, tant de maux, de crainte, de tendreſſe,
De mon corps languiſſant ont diſſous les eſprits.

(*A ſon fils.*)

Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oſerai-je ?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME (*à Céſène.*)

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, aſſiége encor la porte?

CÉSÈNE.

Va; j'en jure les Dieux ennemis des tyrans;
Ces meurtriers ſacrés n'y ſeront pas long-tems.
S'il eſt des Dieux cruels, il eſt des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux ſont la conſtance & l'intrépidité,
Les mépris des tyrans & de l'adverſité.

(*Au jeune Arzémon.*)

Viens, & pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec ſon frère.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, le jeune ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

NON, ne m'en parlez plus, je bénis ma bleſſure.
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe aventure ;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient & Rome & la nature.
Rome les juſtifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Reſpecteront le ſang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas ! l'eſpérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains ſacriléges
Oſeraient de ce nom braver les priviléges ?

Céſène eſt au prétoire ; il ſaura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles ?
Les prêtres, dans ces lieux, ſont les ſeuls inſenſibles.
Le tems fera le reſte ; & ſi vous perſiſtez
Dans un culte ennemi de nos ſolennités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire ;
Vous forcerez du moins vos tyrans à ſe taire.
Dieu qui me les rendez, favoriſez leurs feux !
Dieu de tous les humains, daignez veiller ſur eux !

ARZAME.

Ainſi ce jour horrible eſt un jour d'alégreſſe !
Je ne verſe à vos pieds que des pleurs de tendreſſe.

LE JEUNE ARZÉMON (*baiſant la main d'Iradan.*)

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père !

IRADAN (*l'embraſſant.*)

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame ?

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eſt Céſène ! mon père ! . . . Oui, le ciel nous l'envoie.

SCÈNE II.

Les perſonnages précédens, CÉSÈNE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuſe apportez-vous enfin !

CÉSÈNE.

J'apporte le malheur, & tel eſt mon deſtin.
Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervalle.
Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je ſuis alarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout eſt contre nous !

CÉSÈNE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrace.

CÉSÈNE.

Ah ! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère ! & que le cœur ſe trompe !
Je déteſtais ma place & ſon indigne pompe,

Ses fonctions, ſes droits, je voulais tout quitter;
On m'en prive, & l'affront ne ſe peut ſupporter.

CÉSÈNE.

Ce n'eſt point un affront; ces pertes ſont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux, formé chez les Perſans,
Eſt déclaré coupable : on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, & ſur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte au moins le droit de la vengeance :
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance
Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CÉSÈNE (*l'embraſſant.*)

Ah ! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CÉSÈNE.

Nos lâches oppreſſeurs
Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,

Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique ;
J'étais le ſeul objet qu'un ſacerdoce inique
Voulait ſur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une ſeule victime ?
Du ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au haſard en deſpotique maître ?
Pour laiſſer opprimer ſes généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ſes meilleurs officiers ;
Sur quoi ? ſur un arrêt des miniſtres d'un temple ;
Eux qui de la pitié devraient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent miſérable,
Devraient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céſar inviſible aux humains ?
De quoi lui ſert un ſceptre oiſif entre ſes mains ?
Eſt-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier ſpectateur inutile ?

CÉSÈNE.

L'empereur juſqu'ici ne s'eſt point expliqué.
On dit qu'à d'autres ſoins en ſecret appliqué
Il laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux grands ! &, pour nous, tyrannique !

CÉSÈNE.

Je n'ai qu'une reſſource, & je vais la tenter.
A Céſar malgré lui je cours me préſenter :
Je lui crîrai juſtice : & ſi les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce deſpote ſévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid ſilence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à ſa vue : il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots, qui pourront l'étonner,
Je lui dirai : ... Barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point ſans moi.

CÉSÈNE.

Quelle erreur vous entraîne ?
Votre corps affaibli ſe ſoutient avec peine ;
Votre ſang coule encor... demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez ! ... ô mon père ! ...
Cher frère ! cher époux ! ... ô ciel que vont-ils faire !

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEUT-ÊTRE que Céſar ſe laiſſera toucher.

IRADAN.

Hélas ! ſouffrira-t-on qu'il oſe l'approcher ?
Je reſpecte Céſar ; mais ſouvent on l'abuſe.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuſe.
J'ai pour moi la nature ainſi que l'équité,
Tant de droits ne ſont rien contre l'autorité.
Elle eſt ſans yeux, ſans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand Céſar a parlé n'eſt plus qu'un vil eſclave.
C'eſt le prix du ſervice, & l'uſage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, ſi grand dans ſa miſère !
Il n'a fait que du bien : ſes reſpectables mœurs
Paſſent pour des forfaits chez nos perſécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïſſent ;
C'eſt une impiété que dans nous ils puniſſent.
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur,
Sans doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre;
Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne pontife, à ſa haine fidelle
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force & ſans aſile;
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZÉMON.

IRADAN.

VÉNÉRABLE vieillard que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre;
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient enſemble,
Du quartier de Céſar ils ſuivaient les chemins.
Du grand prêtre accouru les ſuivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux conſternés le pontife déploie
Un arrêt que ſa brigue au prétoire a ſurpris.
On l'a dû reſpecter; mais, Seigneur, votre fils,
Dans ſon emportement, pardonnable à ſon âge,
Contr'eux, le fer en main, ſe préſente & s'engage;
Votre frère le ſuit d'un pas impétueux;
Mégatiſe à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des ſoldats s'attroupaient à la voix du Grand-Prêtre,
Frappez, s'écriait-il, ſecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, ſe frapper, combattre avec furie.
Je ne ſais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des ſoldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de ſa place & du ſaint nom de prêtre.
Je l'ai vu ſe rouler ſur la terre étendu;
Il blaſphémait ſes Dieux qui l'ont mal défendu;

Et ſa mort effroyable eſt digne de ſa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah ! ſon ſang odieux répandu juſtement
Sera vengé bientôt & payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On diſait qu'en ce déſordre extrême,
Céſar doit au château ſe tranſporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eſt devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eſt plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.

(*Le vieil Arzémon ſort.*)

SCÈNE V.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME, le jeune ARZÉMON.

CÉSÈNE.

SANS doute il n'en eſt point; mais la terre eſt vengée.
Par votre digne fils ma gloire eſt partagée;
C'eſt aſſez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ſes fureurs:
Puiſſent périr ainſi tous les perſécuteurs!
Le ciel, nous diſaient-ils, leur remit ſon tonnerre:
Que le ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur ſang ſatisfaſſe au ſang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras, je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort eſt ſur nous tous, mon fils; à ſes approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monſtre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous ſacré.
Céſar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eſt ici victime,

Tout attend ſon arrêt. Flétri, dépoſſédé,
Priſonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement conſacrée.

CÉSÈNE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon:
Serait-il renfermé dans une autre priſon?
A-t-on déjà puni ſon reſpectable zèle,
Et les bienfaits ſur-tout de ſa main paternelle?
Au ſupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céſar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà ſonner les trompettes guerrières;
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du ſang, des bourreaux & la mort.

CÉSÈNE.

Oui, c'en eſt fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi ſuis-je née?

CÉSÈNE (*embraſſant ſa fille.*)

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
Ô mon cher frère!.... & toi ſon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils ſont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre eſt placée.
Je vois Céſar lui-même!... A genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainſi nous touchons tous à nos derniers momens!

SCÈNE VI & dernière.

Les perſonnages précédens, L'EMPEREUR; Gardes, Le vieil ARZÉMON & MÉGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENFIN, de la juſtice à mes ſujets rendue,
Il eſt tems qu'en ces lieux la voix ſoit entendue.
Le déſordre eſt trop grand. De tout je ſuis inſtruit,
L'intérêt de l'état m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, ſoldats, vous êtes tous coupables
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le reſpect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdiſent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez: c'eſt trop vous défier de moi,
Vous avez outragé l'Empereur & la loi.
Le meurtre d'un pontife eſt ſur-tout puniſſable.
Je ſais qu'il fut cruel, injuſte, inexorable;
Sa ſoif du ſang humain ne ſe put aſſouvir.
On devait l'accuſer, j'aurais ſu le punir.

Sachez qu'à la loi ſeule appartient la vengeance.
Je vous euſſe écouté, la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec ſécurité,
Et l'appui de mon trône eſt la ſeule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:
Épargnez les enfans, & puniſſez le père.

L'EMPEREUR.

Je ſais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Juſqu'aux pieds de mon trône a paſſé quelquefois,
Dont la ſimplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit ſincère.
Il ſe fie à Céſar, vous deviez l'imiter.

(*Aux vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous préſenter.
Dans un culte interdit par une loi ſévère
Vous avez élevé la ſœur avec le frère.
C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle,
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'inſtruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas ſu borner,
Fiers de ſervir le ciel, ils ſervaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai ſenti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire & ſont trop de rebelles.
Quand le prince eſt clément les ſujets ſont fidelles.
On m'a trompé long-tems ; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puiſſance ;
Honorés & ſoumis, par les loix ſoutenus,
Et par ces mêmes loix ſagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte & l'exemple ;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins ;
Dignes de vos reſpects & dignes de mes ſoins :
C'eſt l'intérêt du peuple, & c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'état plutôt que mon pouvoir. . . .
Iradan, déſormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée ;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux :
Vous m'avez offenſé ; vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(*A Arzame & au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*Au vieil Arzémon.*)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur.

J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Les Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret long-tems perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouiſſent en paix de leurs droits, de leurs biens,
Qu'ils adorent leur Dieu, mais ſans bleſſer les miens :
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'état eſt toujours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en empereur ;
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

IRADAN.

Je croîs entendre un Dieu du haut d'un trône auguſte,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'INDISCRET,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la première fois au mois d'août 1725.

A MADAME LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette:
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on préſente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
DE PRIE, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ſerait tenté
De parler de telle maîtreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe?

ACTEURS.

EUPHÉMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Pluſieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE, DAMIS.

EUPHÉMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juſtes raiſons;
Je vous donne un conſeil, & non pas des leçons.
C'eſt mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous ſe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau venu le courtiſan perfide
Avec malignité jette un regard avide,

Pénètre ſes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces meſſieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eſt celui d'où dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impreſſion demeure. En vain, croiſſant en âge;
On change de conduite, en prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-tems de ce vieux préjugé;
On eſt ſuſpect encor, lorſqu'on eſt corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans ſa jeuneſſe
Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHÉMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans;
Vous m'en croirez un jour, il n'en ſera plus tems.
Vous êtes indiſcret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr il cauſe ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur;
Mais croyez qu'en ce lieu, tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu qui rachète les vices;

Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté.
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour; on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même;
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit:
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître:
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot;
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis: je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire;
Ce n'eſt pas là mon vice; & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler;
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable;

C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers: & vous n'en ſavez rien.

EUPHÉMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame;
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHÉMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHÉMIE.

Eh! eh!... Mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous:
Hortenſe a des appas; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti, qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHÉMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHÉMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux; je ſais plaire.

EUPHÉMIE.

C'eſt bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHÉMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit.
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi, chez elle encor je ne ſuis point reçu;
Je l'ai long-tems lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.

D'abord elle rendit mes billets ſans les lire ;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce ſoir.

EUPHÉMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hyménée,
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt & ſa main & ſa foi ;
Je vous y ſervirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHÉMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'eſt tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS *seul.*

Ma mère n'a point tort; je sais bien, qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître, & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on sait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer du bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance;
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;

Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien
J'aurai toute la cour ſans qu'on en ſache rien.

SCÈNE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH ! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aïe ! ouf ! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous, encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire....

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouïr auſſi.
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement ;
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement.
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, paîtri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière !
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle, as-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier en confidence,
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur,
Que la groſſe comteſſe en crève de douleur.

Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe ?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même ; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Écoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien ;
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter, avec un ſoin extrême,
Le fardeau d'un ſecret au haſard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié ;
Dont tout autre que moi ſerait dépoſitaire,
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi d'en avoir trop ſu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement?...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même;
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point.... Holà, la Fleur, la Brie!

SCÈNE IV.

DAMIS, TRASIMON, pluſieurs Laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie

Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:
Allez chez ce vieux duc... ha ! je le trouve enfin.
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ſes gens.

Laiſſez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCÈNE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Paſquin tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin :
Obſerve tout, vois tout, redis-moi tout, Paſquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortenſe.
Ah ! je ſaurai...

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

VOICI le marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne?
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortense... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

Il lit.

" Enfin je cède aux feux dont mon cœur est
" épris;

„ Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
„ Eh ! pourquoi ne vous point écrire,
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute
„ appris ?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'en-
„ flammer,
„ Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-
„ même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
„ Ne me la jamais reprocher !
„ Plus je vous montre ma tendreſſe ;
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une diſcrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre ? . . .

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable,

Que vous ſeriez charmés, ſi vous ſaviez ſon nom !
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons ; mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! crois... Juſqu'à préſent la choſe allait fort bien :
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore ;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère,

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère.
L'autre eſt ce qu'il me faut; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi, ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur:
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.

Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines.
Nous autions trop à faire à la cour; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur....

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager!

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne ſeront point ſecrètes;
Et vous n'en ſerez pas, tout couſin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monſieur Damis, on peut vous faire voir,
Que ſur une couſine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

QUE je hais ce cenſeur, & ſon air pédanteſque,
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque !
Qu'il eſt ſec ! qu'il eſt brut ! & qu'il eſt ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître !
Qu'il faut diſſimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être,
Qu'au coin de cette boîte il manque des brillans :
Mais tu ſais que la chaſſe hier dura long-tems.
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche :
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye ; il eſt cher, mais habile :
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je ?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois discret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il ?....

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent ;
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh ! peut-on posséder ce que le cœur desire,
Etre heureux & n'avoir personne à qui le dire ?
Peut-on garder pour soi comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance ;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE,

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune !

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune:
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés deſirés ſi long-tems.
Adieu. Je vais chez moi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur:
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

AI-JE aſſez retenu mon trouble & ma colère?
Hélas! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime & ſait plaire.
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire
On le prévient! on donne à ce jeune éventé,
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie,
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:

Et pour combler l'affront dont je ſuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui ſervir de trophée.
Hortenſe, ah ! que mon cœur vous connaiſſait bien mal !

SCÈNE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENFIN, mon cher Paſquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monſieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime,
Oui, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiſcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient ſe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.

C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût cru ,
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment ? tu prétends , traître ;
Qu'un jeune fat....

PASQUIN.

Aye , ouf ! il eſt vrai que peut-être...
Eh ! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous , c'eſt un vrai fréluquet.

CLITANDRE.

Tout fréluquet qu'il eſt , c'eſt lui qu'on me préfère,
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin , pendant le bal que l'on donne ce ſoir ,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi , ſers-moi , rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais , Monſieur....

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins.
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne ,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret , il en faut profiter ;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière ;
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs ;
Un poëte entêté qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice ;
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups ;
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet, que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus !

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre !

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?....

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais....

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux....

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortenſe.

SCÈNE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

NÉRINE, j'en convien, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux.

NÉRINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais par arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.

Je vois bien qu'elle veut avancer le moment ;
Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractére ;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCÈNE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand ſecret, Monſieur Damis, mon maître....

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure ;
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

*

DAMIS.

Tenez; c'eſt là le cas qu'on fait de tels écrits.

(*Il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!

(*Elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
à Paſquin.
Prends ma bourſe. Dis-moi pour qui je ſuis trahie;
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais ſur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans frippon-
nerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence !
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenſe :
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Traſimon ſon couſin.

DAMIS.

Parbleu j'en ſuis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eſt le comble, Nérine, du malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenſe.*

Vous n'avez rien, Madame, à deſirer de moi ?
à Damis.
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi ?
Le ciel vous tienne en paix.

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE *revenant.*

D'OÙ vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devrois être au bal, & danſer à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je ſuis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir & me regarder ! ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'eſt pas grand, grace à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller ;
Nous n'étions donc venus que pour nous que-
reller.

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô ciel ! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu !

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un seul mot qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère;
N'être jamais de rien, cesser partout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà: pouvez-vous?...

DAMIS.

Ah! j'aperçois Clitandre.

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIENS çà, Marquis, viens-çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre ſaurait ? . . .

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame ;
C'eſt un ami prudent à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut....

HORTENSE.

Sortons, Nérine, ô ciel ! quel étourdi !

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle.... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

A Hortenſe.

Demeurez. Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCÈNE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN,

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie;
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, cher Marquis, parle, d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence?
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, monſieur le traître;
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh ! Monſieur...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable....

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable :
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.

A Clitandre.

Ah, Monſieur, que dirai-je ? Hélas ! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCÈNE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*; TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

OUI, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer partout, & lettres & portrait?
En public? à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aiſément, ſi l'on veut, ſavoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiſcrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toujours, & ſans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il ſaurait ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi: dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle;
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle:
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

A Traſimon.

Ne vous écartez point. Reſtez près de ce bois.

Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCÈNE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſur-tout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace,
Mais déjà je le vois.

SCÈNE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*; DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place;
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci;
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Églé, Doris... Mais qui les peut compter?
Quels plaisirs! quelle file!

HORTENSE, *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, eſt-ce vous ? vous qui m'êtes ſi chère !
Je vous connais malgré ce maſque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'eſt vous.
Ôtez, Julie, ôtez ce maſque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce viſage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable ſouris ;
Qui de mon tendre amour ſont la cauſe, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſur-tout de brillans ſacrifices ;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.

Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai, ſur ce pied-là, de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'aſſez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui font les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Églé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce-là?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là,
Ces dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés, qui ſoient plus reſpectées,

Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe !

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Écoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait ;
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence ;
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi ;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle ;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Écoutez, je vous prie,
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture?

DAMIS.

Non, je ne vous mens point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître?

DAMIS.

Eh! ſur cela quel eſt votre ſouci?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est tems; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE XXI & dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous suis point un objet de courroux;
Si vous m'aimez encor, à vos loix asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage;
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste ciel! désormais à qui peut-on parler?

Fin du septième Volume.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce ſeptième volume.

LES SCYTHES, *Tragédie*, page 1

Épître dédicatoire, 3

Préface de l'édition de Paris, 6

Préface des éditeurs qui nous ont précédés immédiatement, 14

Avis au lecteur, 20

SOPHONISBE, *Tragédie.* 109

Avis des éditeurs, 111

LES GUÈBRES *ou la* TOLÉRANCE, *Tragédie*, 181

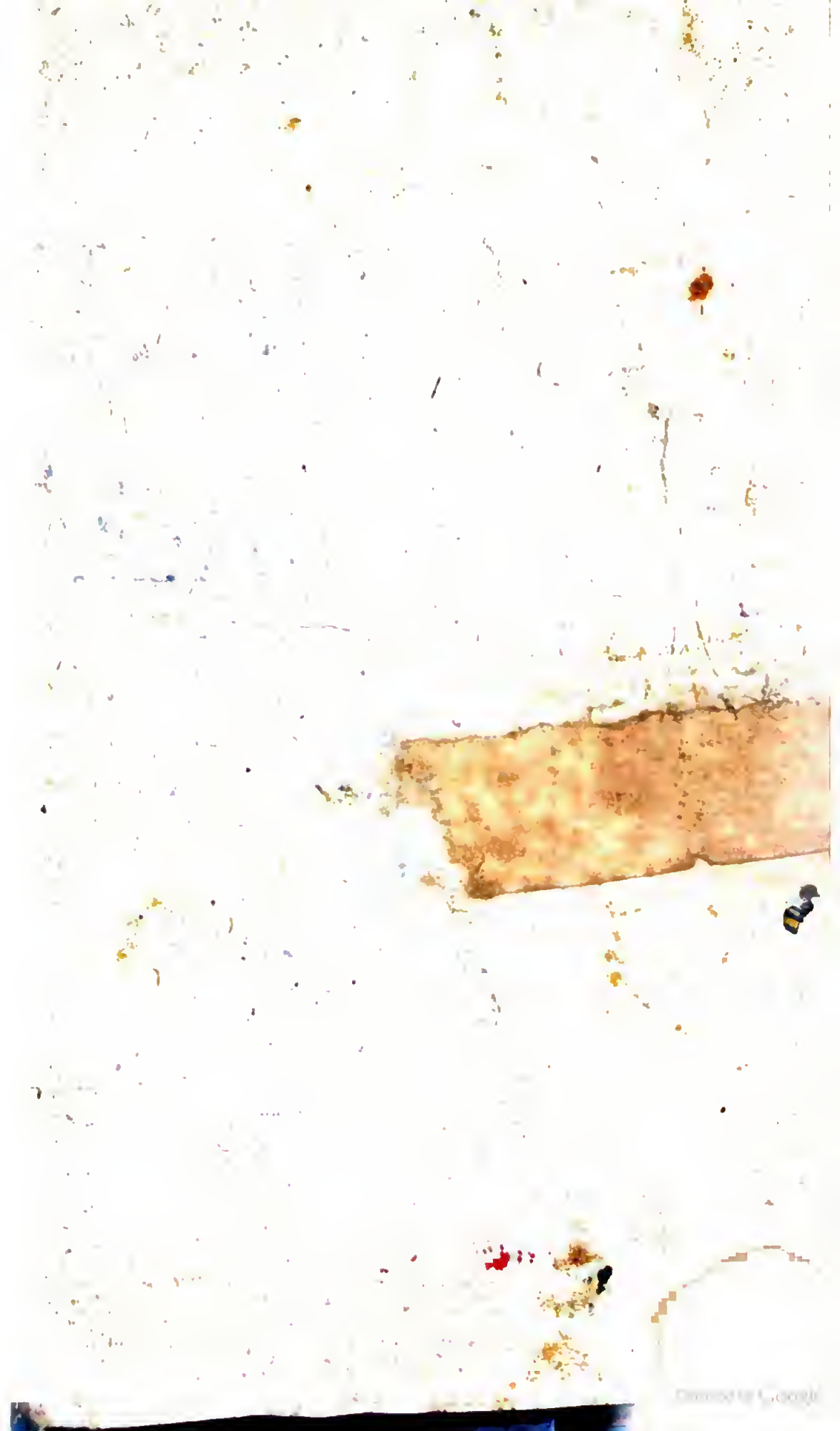
Diſcours hiſtorique & critique à l'occaſion de la Tragédie des Guèbres, 183

L'INDISCRET, *Comédie*, 299

Épître à Madame la Marquiſe de Prie, 301

Fin de la Table du tome ſeptième.

N.o d'invent. 530
3088 b



BIB